

Lectures

Revue mensuelle
de
bibliographie critique

SOMMAIRE Page

IDÉAL ET PRINCIPES

- Peinture et fumisterie
Théophile Bertrand 65
- Les bibliothèques du Québec
Paul A. Martin, ptre, c.s.c. 71

ÉTUDES CRITIQUES

- Shakespeare et Shakespeare (suite)
A. Lemoine, ptre 73
- Le Gide des *Nourritures terrestres*
Paul Gay, c.s.sp. 81

DOCUMENTS

- La littérature sensuelle et mystico-
sensuelle
La Congrégation du St-Office 89

FAITS ET COMMENTAIRES

- Intervention de la « Censure »
J.-B. Desrosiers, p.s.s. 92
- On annonce du Dekobra..... 96
- Un concours de romans populaires.. 96

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

- Volumes (Voir liste p. 3 de la couver-
ture)..... 97
- Revue..... 126

Tome II - no 2
AVRIL 1947
Montréal



LECTURES

REVUE MENSUELLE DE BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE
publiée par le

Service de Bibliographie et de Documentation de FIDES

Direction : Paul-A. MARTIN, c.s.c.

Rédaction : Théophile BERTRAND

Technique bibliographique : Cécile MARTIN

COMITÉS CONSULTATIFS

Doctrine et Droit canonique

Valérien BÉLANGER, ptre, D.D.C.,
professeur à la Faculté de Droit canonique de
l'Université Laval.

Jean-Fr. BÉRUBÉ, s.s.s., L.Ph.,
professeur de Philosophie au Scolasticat des
Pères du T.-S.-Sacrement, à Montréal.

Guy-M. BRISEBOIS, o.f.m., D.D.C.,
professeur de Droit canonique au Grand Sé-
minaire de Montréal.

Jean-Marie GABOURY, c.s.c.,
professeur de Philosophie au Collège de Saint-
Laurent.

Paul GAY, c.s.sp.,
professeur de Rhétorique au Collège Saint-
Alexandre.

Jacques TREMBLAY, s.j.,
professeur de Philosophie au Collège Jean-de-
Brébeuf.

Technique bibliographique

Roméo BOILEAU, c.s.c.,
professeur de *Classification systématique* à
l'École de Bibliothécaires de l'Université de
Montréal.

Marie-Claire DAVELUY,
professeur de *Bibliographie* à l'École de Bi-
bliothécaires.

Laurette TOUPIN et G. KARCH,
professeurs de *Catalographie* à l'École de Bi-
bliothécaires.

Publication autorisée par l'Ordinaire.

NOTES :

1. La revue est publiée mensuellement de septembre à juin ; en juillet et août il ne paraît qu'un seul numéro. Les onze livraisons de l'année constituent deux tomes : septembre à février et mars à juillet-août.
2. Chaque numéro comporte en couverture une table alphabétique des noms d'auteurs suivis du titre des ouvrages recensés. Le dernier numéro de chaque tome (soit celui de février et celui de juillet-août) comprend une table méthodique des sujets traités ainsi qu'une table alphabétique des ouvrages recensés dans les six derniers mois.
3. La référence bibliographique de toutes les publications mentionnées dans *Lectures* est rédigée d'après les règles de la catalographie, et dans chaque cas est indiquée la cote de la classification décimale universelle.
4. Les cotes morales en usage sont les suivantes :

M Mauvais

D Dangereux

B? Appelle des réserves plus ou moins graves, c'est-à-dire "à défen-
dre d'une façon générale aux gens non formés (intellectuellement
et moralement).

B Pour adultes.

Un ouvrage dont le titre n'est suivi d'aucune de ces quatre mentions est irré-
prochable et peut être lu par tous.

CANADA :

le numéro \$0.25

abonnement annuel 2.50

ÉTRANGER :

abonnement annuel 3.00

FRANCE :

abonnement annuel 300 fr.

LA PROCURE GÉNÉRALE DU CLERGÉ.

5, rue de Mézières,

Paris (VI^e), FRANCE.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.



25 EST, RUE SAINT-JACQUES
MONTREAL - 1 *PLateau 8335

Peinture et fumisterie

Les lignes suivantes ne visent en aucune façon tel ou tel peintre, telle ou telle réalisation picturale, mais s'en prennent simplement à certaines excroissances idéologiques de l'évolution de la peinture.

Si elles confirment occasionnellement certaines vues de M. René Bergeron dans *Art et Bolchevisme*¹, c'est pur hasard, car le gros de ce texte avait été rédigé avant la publication de l'ouvrage précité.

La mêlée picturale

Nous vivons dans un monde où il devient de plus en plus difficile de démêler le vrai du faux, « l'ivraie du bon grain ». C'est bien « le monde des masques », selon l'expression pittoresque de Maritain, qui sait si bien marier la poésie à la métaphysique. Ce rappel de l'universelle mascarade m'est tout spontané au début de ces propos cursifs sur la peinture ; n'est-elle pas en effet devenue « un signe de contradiction », le terrain clos de luttes homériques ou donquichottesques, luttes dans lesquelles la plume a remplacé le pinceau pour une dépense fantastique de couleurs littéraires et d'invectives picturales ?

Réflexions hâtives et plutôt court vêtues. Je ne veux pas tant parler de la peinture comme telle ou encore dans ses manifestations, que mettre en relief le ridicule et la débauche logique et verbale de trop de défenseurs de l'art dit « vivant », et souligner peut-être incidemment, la signification culturelle de certaines ten-

¹ Bergeron (René), *Art et bolchevisme*. Montréal, Fides, 1946. 135 p. 19.5 cm. Cet ouvrage est un véritable réquisitoire, qui s'en prend avec brio et humour aux prétentions de l'art dit « vivant ». Après avoir attaqué les principaux porte-drapeau de cet art chez nous, l'auteur nous présente dix peintres canadiens échappés à la fièvre des « fils de l'amour ». Il s'agit là des pages d'un ferrailleur qui ne s'embarrasse ni de chatouilles ni de chiquenaudes ; et si elles semblent à plusieurs une simple offensive du bon sens, elles en rempliront d'autres d'étonnement et d'indignation. Elles font en tout cas désormais partie d'un dossier de plus en plus volumineux.

tatives de renouvellement de la peinture. Je m'en prends donc surtout aux théoriciens plutôt qu'aux peintres, aux doctrinaires, aux essayistes de tout acabit qui, dans leur culte idolâtrique de la nouveauté pour la nouveauté, dans l'excès de leurs dithyrambiques et filandreuses louanges à l'art non-représentatif, tendent — inconsciemment pour la plupart, je l'espère, — à nous imposer la loi de l'« académisme » le plus pernicieux, un « académisme » de l'indétermination et de l'informe.

L'âge réflexe

Ayant donc éliminé par avance toute subtilité et toute démonstration trop rigoureuse, je remarque tout d'abord que le passage à l'âge réflexe dans les différents domaines de la pensée et de l'art ne s'effectue pas sans quelques dégâts. Les sciences et les arts n'ont pas atteint leur majorité sans éviter les troubles et même les écarts qui accompagnent trop souvent le même phénomène chez les adolescents. Aussi n'est-il pas étonnant que la peinture se soit gardée, dans cette prise de conscience de soi universelle, d'être en reste de prétention, de suffisance et de fantaisie.

Quand nos premiers parents eurent mangé du fruit défendu, ils s'aperçurent qu'ils étaient nus. Hélas ! le monde contemporain, qui a méprisé toutes les défenses et mangé de tout ce dont il lui prenait envie, bien loin de croire à son néant et à sa nudité, en est rendu, en raison d'un orgueil plus radical, à se croire véritablement Dieu. « Vos yeux s'ouvriront et vous serez comme Dieu, connaissant le bien et le mal. » Avec les raffinements de la civilisation et les lumières de la science, on prend aujourd'hui à la lettre la parole du tentateur.

Les naïfs et les babiles

Devant ces faits trop éloquents, il n'est même pas nécessaire de partir nous-mêmes à la découverte des lignes de force d'un certain univers culturel et artistique, pour connaître le terme où il tend inéluctablement de tout le poids de son « esprit », par le jeu normal de ses lois internes. Parmi les peintres « abstraits » eux-mêmes et parmi les apologistes de leurs œuvres, il n'y a pas que les « purs » artistes, les « purs » créateurs (?), ceux qui savent profiter ingénument — et pourquoi pas ? Marius croit bien quelquefois ses propres histoires ! — du gogoïsme des snobs. Il n'y a pas que les thuriféraires qui, devant les trouvailles les plus abracadabrantes de l'art ultrafuturiste, tombent dans les transes et accouchent des flots intarissables d'une verbosité poisseuse. (Car s'« il ne s'agit pas de comprendre », ces initiés « comprennent » pourtant, en face de n'importe quel barbouillage, des tas de choses que l'imagination la plus échevelée d'un mortel du commun n'aurait jamais pu y discerner.) Non, outre ces purs et ces naïfs, nous trouvons aussi, parmi les peintres et leurs apologistes, des penseurs conscients du but qu'ils poursuivent et des

moyens de l'atteindre, conscients du sens et de la direction des tendances fondamentales de manifestations artistiques supposées décanées de tout élément parasitaire.

Aussi, devant l'ardeur combattive de certains zélateurs des prétentions artistiques les plus effrontées, comment ne pas songer, — en nous référant à des faits d'un tout autre ordre mais qui illustrent bien le cas présent, — à la candeur du menu fretin qu'exploitent sans vergogne les meneurs « humanitaires » et les entrepreneurs en démagogie ? Ces simples — simples par carence et non par surplus intérieur — ne peuvent entendre, sans une indignation sincère, démasquer le cynisme des chefs mystérieux dont ils sont les jouets : pantins de carton-pâte qui obéissent docilement aux ficelles que tirent les maîtres. Pourquoi certains jeunes à l'enthousiasme et à la plume faciles se prêteraient-ils à un vaudeville analogue dans le domaine artistique, même si, de fait, ce jeu n'est pas mené par de quelconques « soviets » ? Tout se passe pourtant comme si des puissances maléfiques orchestraient les menées des partisans d'un art infra-humain.

Aveux

Voici quelques témoignages qui se passent de commentaires.

Le premier est de Fernand Léger lui-même, dont on a loué chez nous les mérites de façon si peu mesurée². Dans un article intitulé *De l'Acropole à la tour Eiffel*, article dans lequel il regrette la solution de continuité apportée par le christianisme dans la « ligne de vie » originant du monde grec pour resurgir dans le monde moderne du millimètre, de la pointe sèche et de la précision, Léger écrit :

« [...] Les religions et toutes les cocaïnes inventées pour échapper aux médiocrités sociales, pour permettre la « fuite » vers un idéal désiré sont décevantes ; elles réduisent l'homme à une position seconde de négation de lui-même et de sa raison vitale. [...] Je préfère me heurter à la statue du « Discobole perché sur un piédestal » qu'à une statue nègre grimaçante ou à un Christ agonisant. [...] »

Et, après avoir loué la rationalité et la force géométrique de l'architecture des Grecs, le virtuose de la forme humaine dans l'espace poursuit :

« Leur religion était pour « l'épanouissement de l'homme. Ils pensaient que la force suprême, c'est de comprendre le monde, sa vertu, sa beauté, sans recourir aux dieux cachés dans le surnaturel ». Le culte de la vie, une tenue sereine devant le bonheur

² Je fais allusion au *Fernand Léger* publié par les Editions de l'Arbre en 1945 et dont nous entretenons avec humour René Bergeron à la page 75 de son livre.

ou l'adversité : ils en étaient là quand l'Ere chrétienne est venue assombrir et étouffer cette ligne naissante et optimiste. Le Christianisme est apparu, instaurant le culte de la mort par-devant la vie.

.....
« La statue du Discobole agissante et virile symbolise la Grèce antique. La silhouette du Christ crucifié symbolise la misère humaine. C'est inconciliable.
.....

« Un peuple digne, debout, de plain-pied dans le présent, souriant à l'avenir, marchant élégamment vers son destin objectif et rationnel, les autres à genoux, la tête dans la poussière, attendant le miracle insensé, et voulant ignorer leur destinée terrestre. Les religions sont des « abstractions » (oh ! oh !) où l'action naturelle des muscles et de la pensée se détend et s'endort [...]. »³

Incohérence

Si l'on rassemblait tout ce qu'ont écrit les mages de l'art pseudo-moderne en marge de toutes les fantaisies picturales, on verrait sur-le-champ qu'ils concrétisent simplement dans leurs œuvres l'incohérence de leurs pensées et de leurs sentiments, leur nébulosité et leur désordre intérieurs. Je veux bien ne rien trouver à redire à cette extériorisation, mais qu'ils nous fassent au moins grâce de leur système, de leur « académisme » libertaire.

Dans l'article cité plus haut, M. Léger affectionne tout particulièrement les mots « rationnel » et « objectif ». Etait-ce, chez lui, nostalgie de la réalité profonde qu'ils signifient ? Quoi qu'il en soit, je remarque encore le passage suivant :

« Cette question du rationnel et du beau est assez troublante. Il y a infiniment plus de « laideur » dans les objets construits avec « intention d'art » que dans les autres. Les mauvais artistes sont légion. La machine fait souvent mieux. Entrez dans un bazar. L'objet de série est rarement laid, mais passez chez l'antiquaire d'à côté, et vous m'en direz des nouvelles. »

Je n'aurai pas la cruauté de commenter ce texte. D'ailleurs, les confirmés en grâce futuriste, abstraite, surréaliste ou autre, me rétorquent déjà que Léger ne défend plus les mêmes idées,

³ *Vu*, 7^e année, no 308 ; 7 février 1934, p. 176-177. Un mien ami me rappelle, en me lisant, que Léger a évolué depuis. Qui pourrait en douter, puisqu'il s'agit d'un vivant ? Je ne cite pas ces lignes en témoignage contre Léger, mais pour la lumière qu'elles peuvent apporter à l'étude des tendances profondes de certaines formules d'art. Je ne juge d'ailleurs ni ne préjuge ici aucun tenant d'aucune formule d'art ; je veux simplement souligner le sens au moins implicite non pas tant d'une certaine peinture prise dans ses réalisations (et il y a une distinction à faire entre la signification « de fait » d'une peinture et sa signification « intentionnelle »), que celui de l'intempérance littéraire qui accompagne trop souvent de légitimes ou de sincères tentatives de renouvellement de cet art.

qu'il est loin de représenter toute la peinture « moderne », etc., etc. Qu'on me permette au moins de souligner que ces paroles du Léger d'alors vont contre l'une des cinq tendances dominantes que veut bien se reconnaître l'art dit « vivant » : l'horreur de l'exactitude du dessin et de la propreté de la facture. Enfin, toute la séquelle des trompettes et des gâte-papier, qui n'en est pas à une contradiction près, sera à même de soutenir qu'il est possible d'être exact dans l'imprécis et propre dans la purée. D'après les canons ultra-modernes, ne peut-on pas commettre *purement* l'impureté ? Laissons-les à leur logomachie.

Autre aveu

A force de subtiliser, ces gens-là deviennent imprudents dans leur prudence. Dans son *Combat de l'exil*, Henri Laugier échappe cette réflexion malheureuse, au cœur d'un ouvrage dans lequel il avait réussi à se montrer partout plus circonspect :

« En ce domaine de l'effort esthétique, comme en toute activité humaine, le débat reste, au fond, entre ceux qui croient en Dieu et ceux qui restent les disciples de Prométhée. Libre aux premiers d'aller docilement reproduire quelque jeu de la nature, où d'heureux hasards ont rassemblé quelques-unes de ces correspondances qui émeuvent le cœur des humains ; c'est pourtant devant les seconds que s'ouvre, illimitée, la voie d'avenir de la poétique et de la création humaine. »

Je serais prêt à parier que certaines mouches du coche de notre Landerneau littéraire et artistique vont riposter tout de go à cette citation : « Mais Henri Laugier n'est pas un peintre ; il ne connaît rien en peinture ! »

Moi non plus, d'ailleurs, c'est évident. Je m'en console avec l'historiette suivante.

A Jiggs qui critiquait un méchant tableau, on disait : « Faites-en un pareil. » Il répondit : « Si on me sert des œufs pourris, je dis : ils sont pourris et je ne suis pas la poule qui pond pourtant ! »

Soyons plus sérieux

Que demander aux artistes de « l'art vivant » et surtout à leurs hyperboliques et volubiles hérauts ? Bien peu de choses. Simplement de ne pas confondre l'absolu avec le relatif, l'époque de la formation avec celle des fruits, un moment de l'évolution de la peinture avec son terme définitif, l'enfance spirituelle avec les enfantillages, l'ingénuité de la première enfance avec la fraîcheur de l'enfance reconquise, la liberté avec la licence et l'arbitraire, la fantaisie avec la sottise, la spontanéité avec l'effronterie, la ressemblance avec la copie, la « création » de l'artiste avec la

création divine, etc... Qu'ils se gardent surtout d'absorber la morale et même toute la sagesse dans l'esthétique.

Et je leur laisse à méditer ces réflexions d'André Lhote :
« La peinture cessera d'être bourgeoise pour devenir héroïque, ou elle ne sera pas... L'essentiel, c'est que l'art nouveau reflète de façon puissante et poétique, sans ménagements mièvrès, à la fois l'incertitude des temps actuels, et l'immense aspiration des hommes vers plus d'ordre et de douceur... Son langage ne peut être qu'indirect, allusif : le moment n'est pas venu de fixer durablement les apparences qui se déflorent sans cesse pour essayer dououreusement de se recomposer »⁴.

Malheureux que je suis ! ils brandissent déjà ce texte pour me confondre.

Théophile BERTRAND

⁴ *Les Lettres françaises*, 14 oct. 1944.

Nous ne serons jamais, nous ne pouvons pas être, de ceux qui abaissent l'honneur de leur intelligence à tracer, pour réjouir la grossièreté du peuple ou la grossièreté plus repoussante de l'impie, ces récits odieux, ces tableaux funestes, qui sont aujourd'hui l'occupation presque générale des artistes et des écrivains. Nous ne ferons pas notre complaisance de peindre et d'excuser les plus hideuses fureurs de ce vice deux fois réprouvé dans les Commandements, et dont l'Apôtre nous a dit : *Que le nom n'en soit pas même prononcé parmi vous !*

Louis Veuillot

Si cette langue (la langue française) transfigurée, qui, après avoir eu pour types Rabelais et Marot, avait pu montrer, avec un légitime orgueil, comme ses maîtres et ses docteurs, Bossuet et Racine, et, derrière ces deux noms splendides, une suite si belle de noms fameux..., aujourd'hui déchuë, n'offre plus ni sa majesté du grand siècle, ni même la grâce, la prestesse et la fraîcheur dont l'école gauloise, d'ailleurs détestable, l'avait cependant parée ; si elle n'est plus qu'obscur et fade chez les uns, lourdement et brutalement libertine chez les autres, dévergondée, bâtarde et sans lois chez la plupart ; si ce grand et beau fleuve, à la fois profond et limpide, répandu maintenant sur les terres, n'est plus qu'un marais pestilentiel ; si l nous faudra bientôt étudier le français de Bossuet comme une langue morte, et celui des journaux comme on étudie l'allemand, — plus ce malheur est déplorable, plus il nous touche, plus nous devons glorifier la foi chrétienne, qui l'a retardé et rendu moins amer, en inspirant tant de chefs-d'œuvre impérissables, pour nous consoler. Plus nous devons aussi, — lorsque Dieu nous permet, à nous, pauvres et indignes, d'élever la voix sur ces miracles et sur sa bonté, — chercher à nous rapprocher de ce beau langage, qui fut dans notre France celui de ses fidèles et de ses saints.

Louis Veuillot

Les bibliothèques du Québec

PLAN GÉNÉRAL D'ORGANISATION D'APRÈS L'ÉCOLE DE BIBLIOTHÉCAIRE.

Le 4 novembre 1944, le Conseil de l'Ecole de Bibliothécaires de l'Université de Montréal publiait un manifeste au sujet de l'organisation des bibliothèques dans la Province de Québec. Dans le numéro de janvier de *Lectures*¹ nous faisons allusion à ce manifeste. Pour aider les personnes et les œuvres qui désirent travailler à la mise en application de ce plan général d'organisation, nous en reproduisons ici l'essentiel, sous une forme schématique.

« Les bibliothèques appartiennent aujourd'hui, du consentement unanime, au domaine éducationnel. » Partant de ce principe, le Conseil de l'Ecole suggère qu'au Comité Catholique de l'Instruction Publique soit rattaché un service spécial de bibliothèques dont le nom pourrait être *Office provincial des bibliothèques*.

I. — *Rôle de l'Office provincial des bibliothèques :*

1. élaborer la législation générale destinée à toute la Province ;
2. faire des enquêtes sur l'état des bibliothèques ;
3. promouvoir la croissance des bibliothèques ;
4. préparer des plans généraux et en surveiller l'exécution ;
5. distribuer et répartir selon les besoins ou selon d'autres principes qu'ils pourraient poser, les subventions que le Gouvernement fédéral pourrait accorder dans l'avenir aux bibliothèques.

II. — *Commissions rattachées à l'Office provincial des bibliothèques :*

1. Dans les grandes municipalités : des commissions municipales de la bibliothèque.
 - a) Rôle d'une commission municipale : susciter ou développer une bibliothèque municipale, avec des succursales s'il en est besoin.
 - b) Membres d'une commission municipale :
 - l'évêque ou son représentant ;
 - le maire, ou son représentant ;
 - un représentant de l'Université ou de l'une des principales institutions d'enseignement de l'endroit ;
 - un représentant de la commission scolaire ;
 - deux ou trois conseillers ;
 - le bibliothécaire de la Municipalité.

¹ Page 259.

2. Dans les campagnes : des conseils régionaux de bibliothèques chargés d'unités régionales embrassant un ou plusieurs comtés ou mieux un diocèse.

a) Rôle d'un conseil régional :

- établir une bibliothèque centrale dans la ville la plus importante ou la plus centrale de la région, deux ou trois dépôts intermédiaires et des succursales dans chaque village ;
- établir un système de circulation approprié de la bibliothèque centrale aux autres bibliothèques, au moyen de bibliobus, de messageries, de postes, etc.

- b) Membres d'un conseil régional : Ces conseils pourraient être constitués un peu comme il est dit ci-dessus pour les commissions municipales.

* * *

La mise en œuvre de ce plan comporte de nombreux avantages. Voici à notre avis les deux principaux. En premier lieu, il est de nature à mettre de l'ensemble dans tous les mouvements qui se dessinent un peu partout dans la Province pour l'organisation des bibliothèques. En second lieu, il permettrait d'utiliser, au maximum, toutes les bibliothèques et dépôts de livres existant chez nous. Et ceci pour deux raisons : tout d'abord parce qu'il sauvegarde les droits des bibliothèques actuelles qui pourraient s'y intégrer, à un stage ou à l'autre, comme centrales, dépôts ou succursales ; et ensuite parce qu'il garantit une telle orthodoxie doctrinale et morale que ceux qui, à l'heure actuelle, dirigent ou possèdent des bibliothèques pourraient s'y rallier sans craindre de manquer aux fins qu'ils se sont proposées.

Il n'est donc pas surprenant que ce plan ait été approuvé par l'Assemblée des archevêques et évêques de la Province de Québec, le 20 décembre 1944, et qu'il ait été l'objet de commentaires très favorables dans les journaux et périodiques (Le Devoir, 14 février 1945 ; L'Action Catholique, 4 novembre 1944 ; Le Droit, 13 novembre 1944 ; Relations, janvier 1946 ; etc.) d'un vœu adopté au Congrès de la Société Saint-Jean-Baptiste, le 26 novembre 1944, et d'une résolution de l'Association Catholique des Bibliothèques Canadiennes, adoptée lors de l'assemblée générale du 1er décembre 1945.

Concluons en citant ce passage significatif de l'article de Relations que nous venons de signaler : « Cette solution correspond à cent ans d'une expérience heureuse chez nous dans le domaine parallèle de l'instruction publique, et nous croyons qu'elle permettra, en y mettant le temps nécessaire, l'utilisation plus rationnelle des nombreuses bibliothèques existantes et leur épanouissement en un service de bibliothèques qui couvre tout le territoire de notre province. »

Paul-A. MARTIN, ptre, c.s.c.

Shakespeare et Shakespeare (suite)

SHAKESPEARE-BACON

Dans un ouvrage intitulé *Shakespeare, Bacon and a Tertium Quid*, M. H. B. Simpson, étudiant la physiologie intellectuelle et morale de l'auteur du théâtre shakespearien, se le représente ainsi : « Nous imaginerions le fils cadet de quelque grande famille, né pour l'opulence et une haute position sociale..., un ami plus ardent encore des livres, mais, par-dessus tout, un homme possédé d'un intérêt passionné pour ses semblables ». Or, alors que M. Abel Lefranc parvenait à démasquer, dans une habile argumentation¹, la personnalité de William Stanley sous le pseudonyme de William Shakespeare, le parti baconien devait, à la même époque, tirer le plus grand profit d'une découverte inattendue.

Pour les mêmes raisons qu'Abel Lefranc, les Baconiens refusaient la qualité d'auteur dramatique à l'illettré de Stratford-sur-Avon ; mais, et c'était là un fait curieux, chaque école semblait pouvoir raisonnablement appliquer à son favori une concordance, non absolue mais vraisemblable, entre la vie et l'œuvre de l'auteur présumé : la vie morale et sentimentale de l'écrivain, ses épreuves, les événements particuliers de sa carrière politique, ses querelles de famille, ses voyages, ses rêves, ses observations, son expérience des hommes, les raisons de son incognito : tout cela, la personnalité de Bacon le reflétait aussi bien que celle de Stanley ; tous les deux appartenaient à l'aristocratie anglaise ; tous les deux avaient fréquenté les cours d'Angleterre et de France, avaient voyagé en Italie, subi le choc d'un amour malheureux, Stanley avec la jeune amie de sa femme, Bacon avec Marguerite de Navarre, autant de déceptions amères qui avaient pu créer dans l'imagination de chacun d'eux la mystérieuse figure de la femme brune des *Sonnets* et l'intrigue sentimentale de *Love's Labour Lost* ; tous les deux avaient été mêlés aux cabales qui compliquèrent singulièrement la fin du règne d'Elisabeth ; tous les deux, enfin, possédaient cette culture littéraire et ce don lyrique qui ont porté la poésie shakespearienne au plus haut degré de beauté jamais atteint par le vers anglais.

¹ Cf. *Lectures*, mars, 1947, p. 9-15.

Et chaque école poursuivait ses recherches en quête d'un manuscrit, ou d'un document qui pût apporter une preuve authentique, une certitude absolue en faveur de son auteur préféré, quand, il y a quelques années, la découverte toute fortuite d'un message chiffré dans l'épithaphe de la pierre tombale de Shakespeare donna aux chercheurs une orientation nouvelle. Le colonel Fabyan, éminent cryptologue de l'armée américaine, avait réussi, en appliquant le système connu sous le nom de Frederici, à sortir en texte clair cette phrase particulièrement troublante que nous traduisons en français : *Francis Bacon a usé d'un chiffre dans un manuscrit de Wm R.*

Aussitôt le colonel Fabyan se mit au travail avec le personnel du bureau qu'il avait organisé dans ses laboratoires de Riverbank, Illinois. On connaissait le chiffre de Bacon ; ce qu'il fallait surtout, c'était rechercher les vieux manuscrits de l'époque, en particulier ceux qui avaient pu être imprimés par les soins de William Rawley, car les deux initiales se rapportaient, sans aucun doute, au chapelain et secrétaire de Bacon. On en groupa plus de quarante, dont les éditions variaient entre 1579 et 1628 ; puis Mme E. W. Gallup se vit confier la direction des travaux de décryptement, d'après le procédé que Bacon avait lui-même indiqué dans ses deux ouvrages intitulés : *Advancement of learning* (1605) et *De dignitate et augmentis scientiarum* (1623).

Le système employé par Bacon n'a rien de commun avec les divers procédés bien connus de substitution, tel le document qui fait l'objet du conte d'Edgar Poe, *le Scarabée d'or* ; ni de transposition, avec l'emploi d'une grille dont Jules Verne agrémente les aventures de son Mathias Sandorf. L'inconvénient de ces procédés, quelle que soit la complication de leurs multiples variantes, c'est que, à première vue, on se trouve devant un texte inintelligible, donc présentant un masque, un truquage qui tente la sagacité des décrypteurs. Qui d'entre nous, rencontrant un monsieur avec un faux nez de carton, n'éprouve pas le malin désir de le lui enlever ? Un beau maquillage, au contraire, qui laisse au visage une apparence autre, mais normale, défie toute attention. C'est là toute l'astuce du système de Bacon, si souvent employé dans le service d'espionnage : au lieu de dissimuler un écrit secret dans un cryptogramme inintelligible, on le cache sous un texte parfaitement clair et d'allure anodine : procédé excellent d'ailleurs, puisque le secret de Bacon ne fut découvert que 300 ans plus tard.

Ce système de chiffrement, connu sous le nom de bilitère, consiste dans l'emploi de caractères d'imprimerie de deux formes différentes. Si nous appelons *a* et *b* les formes typiques employées, le nombre d'arrangements que l'on peut faire avec ces deux formes, en les groupant par cinq, est de trente-deux (2 puissance 5). De fait, Bacon n'emploie que 24 de ces groupes pour représenter les 24 lettres de l'alphabet, les lettres *i* et *j*, *u* et *v* étant indifféremment employées l'une pour l'autre. Chaque groupe de cinq

lettres du texte clair chiffre une lettre du message secret, par exemple : $aaaaa$ chiffre a ; $aaaab = b$; $aaaba = c$; $aaabb = d$; $aabaa = e$, etc.

Le procédé de Bacon était simple, mais pas nouveau ; il avait été déjà employé par Frederici sous une forme un peu différente dont nous trouvons la description dans un ouvrage intitulé *Cryptographia* publié plus tard à Hambourg, en 1685. Frederici utilise trois formes de lettres au lieu de deux, mais il les groupe par trois au lieu de cinq ; le nombre d'arrangements possibles est donc de 27 (2 puissance 3). Le système de Frederici présente un avantage indiscutable : les textes clairs, pour dissimuler le même secret, sont beaucoup moins longs, mais, par contre, l'emploi de trois types de lettres multiplie les causes d'erreurs et attire plus facilement l'attention des initiés ; de fait, c'est le chiffrement de Frederici, sur la pierre tombale de Shakespeare, qui a révélé celui de Bacon dans les manuscrits de Wm R.

Une fois en possession des œuvres originales sur lesquelles le travail de décryptement pouvait s'effectuer, les savants spécialistes se trouvèrent en présence d'une tâche considérable : il fallait, en effet, non seulement rechercher dans quarante volumes les passages cryptographiés, y découvrir, tissé dans le texte clair, le texte dissimulé, mais en établir le classement, en reconstruire les parties douteuses, et surtout savoir retrouver dans les caractères des différents ateliers, où ces ouvrages furent imprimés, les types correspondant aux formes bilitères. Mme Gallup y perdit la vue, et mourut à la tâche après vingt ans d'un travail prodigieux. Le résultat, cependant en valait la peine, car une fois le texte reconstitué, le colonel Fabyan se trouva en présence d'une découverte unique : la stupéfiante confession de Bacon, révélation bouleversante, exprimée dans un style pathétique, comparable à celui des meilleures pages du célèbre chancelier. En voici quelques extraits :

« *Au déchiffreur* — Prends et lis : c'est une nécessité cruelle qui m'impose ce chiffre aride et plein de difficulté comme moyen ou procédé de transmission... Bien que constamment entouré, menacé, épié, j'ai écrit cette histoire complètement chiffrée, pleinement convaincu en mon âme et conscience, que le monde entier voudra savoir la vérité... Mon but principal, comme vous pouvez le supposer, est d'écrire une histoire secrète de ma propre vie en même temps qu'une histoire véridique de l'époque. Pour que ce récit constitue une histoire vraie, digne d'être conservée, je n'en ai rien retranché, quelque désagréable pour moi et aride pour le lecteur que cela puisse être. Mais je voudrais pouvoir en oublier une partie après en avoir témoigné.

« Je suis en réalité, en vertu de ma naissance, le fils royal quoique sacrifié, de notre très glorieuse bien que très coupable reine Elisabeth, de la race que le vaillant Edouard rendit vrai-

ment célèbre... Mon vrai nom est Tudor... Sir Nicolas Bacon ne fut que mon père adoptif... Mais c'est à Lady Anne Bacon, sa femme... que je dois la vie. Ce fut grâce à son intervention que l'heure de ma naissance ne fut pas celle de ma mort. Sa Majesté aurait voulu me faire disparaître secrètement. Celle qui me mit au monde méditait en effet un projet infernal, et au moment de ma naissance, insultant à tous les instincts des mères, cette femme affolée criait : Tuez, tuez. »

Lady Bacon, ayant mis au monde un enfant mort-né, put donc assurer l'éducation de Francis dans le plus grand secret, avec l'assentiment d'Elisabeth. Mais un jour, alors qu'il était petit page de la reine, l'enfant assista à une scène orageuse entre cette dernière et une de ses suivantes. La reine, dont l'honneur venait d'être compromis, perdit toute retenue et laissa échapper cet aveu :

« Vous êtes mon propre fils, mais quoique vous soyez d'un esprit vif et supérieur, vous ne dominerez ni l'Angleterre, ni votre mère et vous ne régnerez pas. J'écarte pour toujours de ma succession mon premier fils bien-aimé qui a béni mon union avec... Non, je ne le nommerai pas. »

Bouleversé, Francis courut en pleurant se jeter dans les bras de Lady Bacon et la supplia de lui dire la vérité. Il apprit alors le mariage secret de la reine avec un gentilhomme, le comte de Leicester, les incidents de sa naissance, la substitution des enfants, la naissance d'un autre frère, le comte d'Essex ; et Lady Bacon désolée que la reine eut ainsi brisé le serment du secret promis, supplia à son tour :

« O Francis, ne brisez pas le cœur de votre mère. Je ne puis vous laisser me quitter après toutes les années que vous avez été le fils de mon cœur. »

Mais Francis Bacon ajoute : « On dit qu'un malheur non mérité n'arrive jamais. C'est peut-être vrai pour quelques-uns ; il est certain que pour moi une malédiction injuste m'a frappé et que ma vie tout entière en a été obscurcie. »

De fait, quoiqu'il se fût délibérément tenu à l'écart des intrigues de cour, quoiqu'Elisabeth eût fait exécuter les plus dangereux prétendants au trône, Marie Stuart et le Comte d'Essex, Francis fut banni à la cour de France où il paraît se résigner à son infortune en cherchant des consolations dans le travail :

« Je voudrais pouvoir écrire des ouvrages dans un style très élevé, qui soient également appropriés à la représentation sur la scène et à la lecture dans les bibliothèques. Si ce résultat pouvait être atteint dans une certaine mesure, mon travail serait sûrement un bienfait pour la postérité. Cet espoir entretient mon ardeur

au travail. Un nom de soldat ne vit qu'une génération, celui d'un savant est immortel...

« Il était nécessaire de prendre des dispositions adéquates, et de trouver des moyens nouveaux, inconnus des plus prudents, pour pouvoir communiquer des choses dangereuses..., car ayant écrit des œuvres d'histoire dramatique, j'aurais couru un danger si grand qu'un mot sur la reine Elisabeth m'aurait sans doute valu une terrible fin, une sortie sans retour...

« J'ai fait des pièces de plusieurs genres, histoire, comédie et tragédie. Il en est un grand nombre au théâtre, et elles ont, publiées sous le nom de Shakespeare, gagné sans nul doute une renommée durable... Mes pièces ne sont pas encore achevées, mais je me propose d'en publier plusieurs prochainement. Cependant le travail du chiffre est si long, que je ne pourrais dire quand d'autres pièces seront publiées. Le prochain volume portera le nom de Shakespeare. Quelques œuvres, déjà publiées, et dont je suis l'auteur, portent son nom ; aussi l'ai-je préféré à beaucoup d'autres que je considère pourtant d'un égal mérite. Comme j'ai fait paraître un certain nombre de pièces dans son théâtre, je continuerai à le lui donner, car il agit tel l'esclave de ma volonté. Mon nom n'accompagne jamais aucune pièce... le secret demeure dans son coffret et ignoré de tous... sous cette grande écriture chiffrée qui est bien plus finement travaillée que l'or.

« J'utilisai aussi le nom de Marlowe avant de prendre celui de Wm Shakespeare... Greene, Spenser, Peele, Shakespeare et Marlowe sont les noms qui jusqu'ici m'ont servi de masque, et ils n'ont pas causé de surprise marquée puisque les titres portent leurs noms qui sont familiers aux lecteurs...

« Quiconque écrit pour le théâtre est méprisé. Ainsi nul ne s'étonne, quand paraît une pièce qui rapporte de l'or, d'y voir un nom quelconque, et c'est grâce à ce nom que l'auteur qui s'en couvre va éviter d'être soupçonné comme responsable de la pièce...

« Plusieurs comédies qui, en ce moment sont telles des étrangères inconnues, puisqu'elles n'ont pas de titre que ce qu'il faut aux comédiens pour se les rappeler, et que le nom de l'auteur y est déguisé, si tant est qu'aucun l'y découvre, seront dès le jour commode et propice, publiées par Shakespeare, c'est-à-dire sous son nom, qui a déjà couvert un grand nombre des meilleures pièces que nous avons pu écrire. Nous ne cessons d'en ajouter d'autres, écrivant de deux à six pièces de théâtre par an.

« Cette œuvre sera la plus grande de notre temps. La renommée va s'en étendre par delà les mers jusqu'aux pays les plus lointains, et quand sera prononcé le nom de Francis Bacon, celui du déchiffreur, joint au mien, devra recevoir un hommage égal.

« Tandis que de nombreux auteurs reçoivent tout de suite le prix de leurs travaux, j'attends le mien des hommes de l'avenir : la postérité me doit de réparer avec équité l'oubli actuel. »

Cette heure de la reconnaissance a-t-elle enfin sonné pour Francis Bacon ? Nous n'osons l'affirmer, car la découverte de cette stupéfiante confession, quoiqu'elle reste inattaquable dans sa documentation historique et littéraire, demeure suspecte aux yeux d'un très grand nombre, quant à la valeur même du document cryptographique. Le résultat de ce long message chiffré, la traduction en couvre dix chapitres, n'est pas en contradiction avec l'opinion de certains critiques de langue anglaise comme Lord Palmerston, Lord Houghton, John Bright, Emerson, Dr Furness, Mark Twain, Lord Beaconsfield, Taco de Beer, Gladstone, etc., qui reconnaissaient déjà la main d'un Bacon dans l'œuvre shakespearienne.

Le seul fait que le document chiffré présente un nom qui soit en concordance avec l'opinion de personnalités dont la compétence est universellement reconnue, mérite de retenir notre attention. L'important est de savoir qui a rédigé, puis chiffré ce document dans quarante ouvrages, par fragments de longueur variable.

C'est ce problème que le général Cartier, ancien Chef du Service du Chiffre pendant la première grande guerre, cherche à résoudre dans le livre qu'il fit paraître en 1938. Avec toute l'objectivité de sa conscience professionnelle, l'auteur entend bien n'apporter à son jugement qu'une valeur très restreinte, reposant uniquement sur son expérience en cryptographie. Quoiqu'il laisse aux érudits qualifiés le soin d'apprécier le document nouveau au point de vue de l'histoire littéraire, le général estime que le fait d'attribuer à Bacon la paternité des œuvres de Shakespeare est aussi vraisemblable que la relation des événements dont est tissée son autobiographie, et que les historiens de cette époque n'ont pas infirmés.

Il serait intéressant de faire à ce sujet des recherches dans les archives des familles dont certains membres, hommes ou femmes, ont vécu dans l'entourage immédiat d'Elisabeth. C'est ce à quoi la Société Baconiana s'emploie depuis vingt ans¹.

Etant donné ce qui est connu des mœurs d'Elisabeth, il est parfaitement possible qu'elle ait eu un ou plusieurs enfants ; il

¹ Cartier (Général), *Un problème de cryptographie et d'histoire*. Paris, Mercure de France, 1938, p. 60-187.

² Cf. la collection des revues : *Baconiana* (Bacon Society Incorp., 30 Ridinghouse Street, London) et *American Baconiana* (The Bacon Society of America, 764 Woolworth Building, New York).

est également rationnel d'admettre que les indiscretions ont pu être évitées en raison du danger certain qu'elles auraient fait courir à leurs auteurs. Tous les détails donnés par le document sur la rivalité entre Elisabeth et Marie Stuart, l'affaire du complot d'Essex et la fin tragique des deux victimes semblent conformes à la réalité et peuvent être facilement contrôlés. Le séjour de Francis à la cour de Navarre, son aventure malheureuse avec Marguerite, la sœur du roi de France, expliqueraient un des premiers chefs-d'œuvre de Shakespeare *Love's Labor Lost* et certains de ses *Sonnets* ; et comme l'on comprend mieux alors la parution des grands drames sombres *Macbeth*, *Hamlet*, *Lear*, *Othello*, où l'humanité semble fatalement courbée sous la maîtrise et le triomphe du vice, quand l'on sait comment Bacon apprit la mort de son père (?), comment il put suivre de près le drame de Marie Stuart, comment il assista au procès et à l'exécution de son frère (?) Robert d'Essex, comment, enfin, il vit mourir de chagrin sa mère (?) Elisabeth après cette dernière tragédie.

Rapidement⁴ le général Cartier reprend les principaux arguments d'Abel Lefranc, et les applique avec non moins d'habileté au cas de Bacon qui, après lecture du document, paraît aussi bien remplir toutes les conditions reconnues indispensables à l'attribution de l'œuvre shakespearienne.

Quant à la valeur du document lui-même, deux questions se posent à l'esprit : quelle est l'identité du chiffré et quelle est la compétence du décrypteur ?

A la première question le général Cartier répond que, d'après les spécialistes de la critique littéraire, la plupart estiment que le texte de cette autobiographie est du style le plus pur de Bacon ; que Bacon s'est maintes fois servi, avant même qu'il fût chancelier, d'un mode de chiffre personnel dont il a décrit l'emploi dans les deux ouvrages précités. Il y a donc de très sérieuses présomptions pour qu'il soit le rédacteur et le chiffré de ce document secret ; mais aucune preuve formelle vraiment concluante, comme le serait par exemple un manuscrit présentant toutes les caractéristiques de l'écriture bien connue de Bacon, n'a pu jusqu'ici confirmer l'exactitude de cette opinion.

Sur la question de compétence du décrypteur, le général Cartier est formel. Ses rapports avec le colonel Fabian et le personnel de son service lui permettent d'affirmer, « après vérification des minutes de ces déchiffrements, que les travaux de technique pure effectués par ces cryptologues dénotent chez leurs auteurs des aptitudes qu'il a rarement rencontrées dans sa longue

⁴ Op. cit., p. 193-200.

carrière. » Nous avons nous-mêmes⁵ étudié les planches photographiques des manuscrits et nous pouvons certifier que rien ne permet de croire à une supercherie. Certains types bilitères sont parfois douteux, et il a fallu recourir à des interprétations qui peuvent être erronées ; en général, les erreurs de ce genre, si elles sont isolées et peu fréquentes, n'empêchent pas le déchiffreur de rétablir correctement les mots et les phrases du texte original.

On a objecté l'invraisemblance qu'un fait historique d'une telle envergure ait pu rester 300 ans dans le secret le plus absolu ; on oublie que bien d'autres documents dorment sous la poussière des archives des grandes chancelleries, et qu'il faudrait des vies d'hommes pour reconstituer la clé des énigmes qu'ils renferment. Que n'a-t-on pas écrit sur le *Masque de Fer* ? Or, c'est par hasard qu'un cryptogramme, signé Louvois, fut découvert dans les papiers de famille du Maréchal de Catinat. Après des années de recherches, le commandant Bazeries vient d'en déchiffrer le texte, détruisant toutes les hypothèses qui, pendant des siècles, ont défrayé la chronique scandaleuse et excité une malsaine curiosité. Le *Masque de Fer* n'avait été ni le surintendant Fouquet, ni un frère du roi, ni un amant de la reine, ni un prélat romain, mais simplement le Lieutenant-Général de Bulonde dont la rébellion, au siège de Coni, avait motivé ce châtiment exceptionnel de la part du Grand Roi. La grande histoire, l'histoire vraie attend encore que des chercheurs la découvrent.

On objecte, enfin, que toutes ces discussions sur l'authenticité des œuvres de Shakespeare sont d'importance bien secondaire : pourquoi ne pas laisser à l'acteur de Stratford une paternité que la tradition lui a toujours reconnue, puisqu'on ne peut se mettre d'accord sur un autre nom ? Il est vrai que quel que soit l'écrivain proposé, Shakespeare, Bacon ou Derby, l'œuvre reste toujours dans le domaine littéraire du génie anglais ; cependant cette manière de voir est un peu trop simpliste : elle ne satisfait ni notre amour de la vérité, ni notre besoin de justice qui nous pousse à rendre à César ce qui est à César.

Amable LEMOINE,
Docteur ès Lettres.

⁵ L'auteur de cet article fut Chef du Service du Chiffre au Grand Quartier Général Aérien pendant la campagne de France 1939-1940.

Le Gide des nourritures terrestres¹

Avant le Gide de *la Porte étroite* (1909), aux tendances jansénistes, il y a le Gide des *Nourritures terrestres* (1897), et ce sont là deux Gide totalement opposés. Alors que *la Porte étroite* donne un sens sublime à la vie, — trop sublime même, et dangereux puisque l'auteur, au nom de l'Evangile du Christ mal interprété, propose un renoncement impossible — les *Nourritures terrestres* apparaissent comme le chant de victoire d'un païen qui, dépassant et méprisant la réserve et la pudeur des vrais païens d'autrefois, célèbre, dans un lyrisme débordant, la gloire de la terre et des sens.

André Gide s'adresse à un jeune disciple, qu'il appelle Nathanaël, et il entonne devant lui l'hymne de la liberté totale, l'hymne de toutes les jouissances terrestres et sensuelles, variables à l'infini, l'hymne de la ferveur mondaine et du plaisir malsain².

«Satisfactions ! Je vous cherche.
Vous êtes belles comme les aurores d'été.»³

.....
«Nourritures !
Je m'attends à vous, nourritures !
Satisfactions, je vous cherche ;
Vous êtes belles comme les rires de l'été.
Je sais que je n'ai pas un désir
Qui n'ait déjà sa réponse apprêtée.
Chacune de mes faims attend sa récompense.
Nourritures !
Je m'attends à vous, nourritures !
Par tout l'espace je vous cherche,
Satisfactions de tous mes désirs.»⁴

Ces désirs, trop comprimés par une éducation protestante sévère, Gide les laisse éclater lorsque, dans un voyage en Afrique,

¹ Gide (André), *Les Nourritures terrestres*. Paris, Gallimard, Ed. de la N.R.F. [1897]. (Réimpr. par Variétés, Montréal, 1944.) 208 p. 19 cm. — Cf. *Mes Fiches*, no 163, 5 avril 1945, p. 22. Mauvais

² Le chapitre 1er du livre IV m'apparaît comme le résumé fidèle de l'œuvre.

³ *Les Nourritures terrestres*, p. 39.

⁴ *Ibid.*, p. 40.

il découvre la vie des sens. Un cri, un immense cri de liberté s'échappe de son cœur et il se met à haïr tout son passé, tout ce qui retient, tout ce qui est règle et tradition, tout ce qui emprisonne l'âme :

« Je me reposais n'importe où. J'ai dormi dans les champs. J'ai dormi dans la plaine. J'ai vu l'aube frémir entre les grandes gerbes de blé ; et sur les hêtraies s'éveiller les corneilles. Au matin je me lavais dans l'herbe et le soleil naissant séchait mes vêtements mouillés. — Qui dira si jamais la campagne fut plus belle que ce jour où je vis les riches moissons rentrer parmi les chants, et les bœufs attelés aux pesantes charrettes !

« Il y eut un temps où ma joie devint si grande que je la voulus communiquer, enseigner à quelqu'un ce qui le long de moi la faisait vivre.

« Les soirs, je regardais dans d'inconnus villages les foyers, dispersés au jour, se reformer. Le père rentrait, las du travail ; les enfants revenaient de l'école. La porte de la maison s'entr'ouvrait un instant sur un accueil de lumière, de chaleur et de rire, et puis se refermait pour la nuit. Rien de toutes les choses vagabondes n'y pouvait plus rentrer, du vent grelottant du dehors. Familles ! je vous hais ! foyers clos ; portes refermées ; possessions jalouses du bonheur. Parfois, invisible de nuit, je suis resté penché vers une vitre, à longtemps regarder la coutume d'une maison. Le père était là, près de la lampe ; la mère cousait ; la place d'un aïeul restait vide ; un enfant, près du père, travaillait ; et mon cœur se gonfla du désir de l'emmener avec moi sur les routes.

« Le lendemain je le revis, comme il sortait de l'école ; le surlendemain je lui parlai ; quatre jours après il quitta tout pour me suivre. Je lui ouvrais les yeux devant la splendeur de la plaine ; il comprit qu'elle était ouverte pour lui. J'enseignai donc son âme à devenir vagabonde, — joyeuse, enfin — puis à se détacher même de moi, à connaître sa solitude. »⁶

Livré à sa fantaisie, cet enfant, comme Gide, comme Nathanaël, ira goûter à toutes les jouissances terrestres. Il s'enivrera de la beauté de la terre et du parfum capiteux des sens. Se gardant bien de fixer son cœur à quoi que ce soit, il étanchera avidement sa soif à toutes les sources de la vie, sans se préoccuper jamais d'aucune morale. « Tous, toutes, tout, toujours ! », voilà la devise qu'on pourrait lui donner.

Toujours ! Nécessité de vivre dans un état de « ferveur », dans une exaltation continuelle, dans une excitation toujours nouvelle. La vie, c'est le risque. La vie, c'est la violence et l'amour du danger.

⁶ Ibid., p. 78-79.

« A dix-huit ans, quand j'eus fini mes premières études, dit Ménélaque⁶, l'esprit las de travail, le cœur inoccupé, languissant de l'être, le corps exaspéré par la contrainte, je partis sur les routes, sans but, usant ma fièvre vagabonde. Je connus tout ce que vous savez : le printemps, l'odeur de la terre, la floraison des herbes dans les champs, les brumes du matin sur la rivière, et la vapeur du soir sur les prairies. Je traversai des villes et ne voulus m'arrêter nulle part. Heureux, pensais-je, qui ne s'attache à rien sur la terre et promène une éternelle ferveur à travers les constantes mobilités. — Je haïssais les foyers, les familles, tous lieux où l'homme pense trouver un repos — et les affections continues, et les fidélités amoureuses, et les attachements aux idées... ; je disais que chaque nouveauté doit nous trouver toujours tout entiers disponibles. »⁷

* * *

A y regarder de près, et en décantant ce livre de tout le poison qu'il contient, on doit reconnaître que beaucoup de pages pourraient s'intituler, comme l'ouvrage de Pierre Termier : *A la gloire de la Terre* ! Gide est un admirable poète. Il chante la nature avec une voix toute fraîche, en se servant des richesses indiscutables du symbolisme. Rares ceux qui voient les arbres, les sources, les fleurs, les aubes avec des yeux aussi neufs que les siens ! C'est lui qui trouve la plus sublime définition du poète : « Don du poète, tu es le don de perpétuelle rencontre ! »⁸ Et ce don, il le possède en plénitude, avec une puissance lyrique qui éclate et se répand en strophes triomphantes :

« Non ! tout ce que le ciel a d'étoiles, tout ce qu'il y a de perles dans la mer, de plumes blanches au bord des golfes, je ne les ai pas encore comptées.

Ni tous les murmures des feuilles ; ni tous les sourires de l'aurore ; ni tous les rires de l'été.

— Et maintenant encore que dirai-je ? — Parce que ma bouche se tait, pensez-vous que mon cœur repose ?

O champs baignés d'azur !

O champs trempés de miel !

Les abeilles viendront, lourdes de cire...

J'ai vu des ports obscurs où l'aube était cachée derrière le treillis des vergues et des voiles.

...Le départ furtif des barques, au matin, entre les coques des grands navires. On se courbait pour passer sous les câbles

⁶ Ménélaque n'est qu'un aspect de l'âme de Gide.

⁷ *Les Nourritures terrestres*, p. 75-76.

⁸ *Ibid.*, p. 77.

tendus des amarres. La nuit j'ai vu partir des galions sans nombre, s'enfonçant dans la nuit, s'enfonçant vers le jour.»⁹

On ne résiste pas au plaisir de chanter la ferme avec André Gide. A part quelques réflexions déplacées, tout le chapitre 2e du livre V est de l'authentique et simple poésie, dont je tire ces lignes d'anthologie :

« Fermier ! chante ta ferme. — Je veux m'y reposer un instant — et rêver, auprès de tes granges, à l'été que les parfums des foins me rappelleront.

Prends tes clefs — une à une — ouvre-moi chaque porte...
La première est celle des granges...

Ah ! que dans la chaleur des foins ne reposé-je près de la grange !... au lieu de, vagabond, à force de ferveur, vaincre l'aridité du désert !... J'écouterais les chants des moissonneurs, et je verrais, tranquille, rassuré, les moissons, provisions inestimables, rentrer sur les chariots accablés — comme d'attendanttes réponses aux questions de mes désirs. Je n'irais plus chercher de quoi les rassasier dans la plaine ; ici je les gorgerais à loisir.

Certainement, Nathanaël, c'était moi-même, moi, pas un autre, qui regardais ces mêmes herbes s'agiter — ces herbes maintenant, qui pour l'odeur des foins sont flétries, comme toutes les choses coupées — ces herbes vivre, être vertes et blondes, se balancer au vent du soir. — Ah ! que ne revenir au temps où, couchés au bord des pelouses... l'herbe profonde accueillait notre amour. — Le gibier circulait sous les feuilles ; chacune de ses sentes était une avenue ; et quand je me penchais et regardais de près la terre, de feuille en feuille, de fleur en fleur, je voyais une multitude d'insectes.

Je connaissais l'humidité du sol à l'éclat du vert et à la nature des fleurs ; tel pré se constellait de marguerites ; mais les pelouses que nous préférons et dont profitait notre amour étaient toutes blanchies d'ombelles, les unes légères, les autres, celles de la grande berce, opaques et considérablement élargies. Vers le soir, elles semblaient, dans l'herbe devenue plus profonde, flotter, comme des méduses luisantes, libres, détachées, de leur tige, soulevées par la brume montante.

La seconde porte est celle des greniers.

Monceaux de grains, je vous louerai — mes fermes sont closes ! — Céréales : blés roux : richesse dans l'attente, inestimable provision. — Que notre pain s'épuise ! Greniers, j'ai votre clef. Monceaux de grains, vous êtes là. Serez-vous tous mangés avant que ma faim ne se lasse ? — Dans les champs les oiseaux du ciel, dans les greniers les rats — et tous les pauvres à nos tables... En reste-t-il jusqu'au bout de ma faim ?... — Grains,

⁹ Ibid., p. 148.

je garde de vous une poignée ; je la sème en mon champ si fertile ; je la sème en la bonne saison ; un grain en produit cent, un autre mille...

Grains ! où ma faim abonde, grains ! vous aurez surabondé ! — Blés qui poussez d'abord comme une petite herbe verte, dites quel épi jaunissant portera votre tige courbée ! — Chaume d'or, aigrettes et gerbes — poignée de grains que j'ai semés...

La troisième porte est celle de la laiterie...

La quatrième porte ouvre sur l'étable...

La cinquième porte est celle du fruitier...

La sixième porte est celle du pressoir...

La septième porte ouvre sur la distillerie...

La huitième porte est celle des remises :

Berlines ! toute fuite est possible ; traîneaux, pays glacé, j'attelle à vous mes désirs. — Nathanaël, nous irons vers les choses : nous atteindrons successivement à tout. J'ai de l'or dans les fontes de ma selle ; dans mes coffres, des fourrures qui feraient presque aimer le froid. Roues, qui compterait vos tours dans la fuite. Calèches, maisons légères, pour nos délices suspendues, que notre fantaisie vous enlève : charrues, que des bœufs sur nos champs vous promènent ! creusez la terre comme un bœuf : le soc inemployé dans le hangar se rouille, et tous ces instruments... Vous toutes, possibilités oisives de nos êtres, en souffrance, attendant — attendant que s'attelle à vous un désir, — pour qui veut des plus belles contrées.

Qu'une poussière de neige nous suive, que soulèvera notre rapidité... Traîneaux ! j'attelle à vous tous mes désirs...

La dernière porte ouvrirait sur la plaine.¹⁰

* * *

La preuve est donnée : André Gide est un grand poète. Il lui est naturel de parler en vers et en strophes, si naturel que les alexandrins — de beaux alexandrins — viennent se glisser involontairement dans sa prose¹¹.

On comprend alors l'enthousiasme que Gide a soulevé chez les jeunes. Que d'adolescents se sont levés, à sa voix, pour rencontrer la nature et parcourir le monde ! Depuis Alain Fournier (*Le Grand Meaulnes*) jusqu'au scout de France Guy de Lari-gaudie, qu'ils sont nombreux ceux qui ont vu enfin la beauté de la création, vrais pèlerins de l'univers !

Hélas ! Avec le bon grain, beaucoup aussi ont pris l'ivraie. « Gide exerça une emprise frémissante sur des jeunes gens fiévreux et égarés, assaillis de questions et de doutes. Il est l'initiateur de toute une partie de la littérature qui respire entre 1920 et 1940 »¹².

¹⁰ Ibid., p. 131-139.

¹¹ Voir par exemple les pages 40, 42, 43 et 148.

¹² Hædens (Kléber), *Une histoire de la littérature française*. Paris, Sequana [1943]. (Réimpr. par Variétés [1945].) 475 p. 17.5 cm. ; p. 405.

La négation du mal moral, le scepticisme le plus absolu, sont, à côté de quelques passages d'une crudité choquante, les erreurs les plus néfastes des *Nourritures terrestres*.

C'est blasphème que d'écrire :

« Je m'attends à vous, nourritures !
Ma faim ne se posera pas à mi-route ;
Elle ne se taira que satisfaite ;
Des morales n'en sauraient venir à bout
Et de privations que je n'ai jamais pu nourrir que
[mon âme.

Satisfactions ! Je vous cherche.

Vous êtes belles comme les aurores d'été. »¹³

Blasphème encore que cette confiance désinvolte :

« Je ne dus le salut de ma chair qu'à l'irréparable empoisonnement de mon âme — puis je ne compris plus du tout ce que j'avais voulu dire par là.

Nathanaël, je ne crois plus au péché. »¹⁴

La « sincérité » devient ailleurs plus cynique :

« Mon âme était l'auberge ouverte au carrefour ; ce qui voulait entrer, entraît. Je me suis fait ductile, à l'amiable, disponible par tous mes sens, attentif, écouteur, jusqu'à n'avoir plus une pensée personnelle, capteur de toute émotion en passage, et de réaction si minime que je ne tenais plus rien pour mal plutôt que de protester devant rien. »¹⁵

Le nom de Dieu est traîné dans la boue :

« Il y en a qui prouvent Dieu par l'amour que l'on sent pour lui. — Voilà pourquoi, Nathanaël, pour moi, j'ai nommé Dieu tout ce que j'aime, et que j'ai voulu aimer. »¹⁶

« Tout est la forme de Dieu. »¹⁷

Qu'on me permette enfin de citer des lignes souverainement impies, non pas pour le plaisir de rééditer ces turpitudes, mais pour bien mettre en évidence les dangers auxquels s'exposent les imprudents qui choisissent sans discernement leurs maîtres :

« Commandements de Dieu, vous avez endolori mon âme.

Commandements de Dieu, serez-vous dix ou vingt ?

Jusqu'où rétrécirez-vous vos limites ?

Enseignerez-vous qu'il y a toujours plus de choses défendues ?

¹³ *Les Nourritures terrestres*, p. 39.

¹⁴ *Ibid.*, p. 48.

¹⁵ *Ibid.*, p. 77-78.

¹⁶ *Ibid.*, p. 46.

¹⁷ *Ibid.*, p. 86.

De nouveaux châtiments promis à la soif de tout
ce que j'aurai trouvé beau sur la terre ?
Commandements de Dieu, vous avez rendu malade mon âme,
Vous avez entouré de murs les seules eaux pour me désal-
térer.»¹⁸

Ce texte infâme livre la mesure du penseur.

* * *

Sous les apparences de la liberté et de la joie, le disciple de Gide est voué au naufrage dans un scepticisme total. De même que le pèlerin du monde ne s'arrête jamais longtemps à la même étape, ainsi l'intelligence, d'après Gide, ne doit se fixer à rien et haïr tout ce qui est règle, tout ce qui est choix, tout ce qui est définitif. D'où l'apostrophe : « Familles ! Je vous hais ! »

« La nécessité de l'option me fut toujours intolérable ; choisir m'apparaissait non tant élire, que repousser ce que je n'étais pas... Choisir, c'est renoncer pour toujours, pour jamais, à tout le reste. »¹⁹

Il y a beaucoup de sophismes dans de pareilles affirmations, aussi vieilles que l'orgueil et tous les péchés capitaux. Est-il vraiment libre celui qui ne se fixe jamais ? La vérité possédée ne donne-t-elle pas la vraie liberté ? « *Veritas liberabit vos* », disait le Divin Maître. Y a-t-il pire esclave que celui qui est « agité par tout vent de doctrine » ? C'est pourquoi nous trouvons fallacieuse cette réflexion d'André Maurois : Gide est un « être divisé, et qui ne saurait sans périr renoncer à sa division »²⁰. C'est bien au contraire le salut qu'on trouve lorsqu'on choisit vraiment l'unique vérité !

Choisir. Il faut choisir. Comme l'a sublimement montré Pascal, la vie elle-même, par le fait seul qu'elle est vécue, est un choix. Le logicien passionné a depuis longtemps répondu au scepticisme gouailleur des *Nourritures terrestres*.

« C'est... assurément un grand mal que d'être dans le doute ; mais c'est au moins un devoir indispensable de chercher, quand on est dans ce doute ; et ainsi celui qui doute et qui ne cherche pas est tout ensemble et bien malheureux et bien injuste. Que s'il est avec cela tranquille et satisfait, et qu'il en fasse profession, et enfin qu'il en fasse vanité, et que ce soit de cet état même qu'il fasse le sujet de sa joie et de sa vanité, je n'ai point de termes pour qualifier une si extravagante créature. »²¹

¹⁸ Ibid., p. 141.

¹⁹ Ibid., p. 73-74.

²⁰ Maurois (André), *Etudes littéraires*, t. I. New York, Ed. de la Maison française, 1941. 246 p. 19 cm., p. 89.

²¹ Pascal, *Pensées*. Ed. Brunschwig. Section III.

Le mot est lâché : « extravagant ». C'est celui hélas ! qui convient à tant de pages des *Nourritures terrestres* ! Il est extravagant celui qui par principe ne s'attache jamais à rien ; il est extravagant celui qui par peur de ressembler aux autres, s'enfonce dans un individualisme forcené ; il est extravagant celui qui, pour fuir son âme, jette ses sens dans une activité désespérée, oubliant que le silence, et surtout le silence du cœur, est, d'après le joli mot de Madame Swetchine, « la patrie des forts » ; il est extravagant celui qui soutient qu'il faut toujours vivre dans une « ferveur dangereuse », parce que la plupart du temps cette « ferveur » sera vide et menteuse.

Et c'est pourquoi, Martin du Gard affirme que *les Nourritures terrestres* est « un livre qui brûle les mains ». D'ailleurs, Gide ne s'est pas pris au sérieux puisqu'il s'est marié l'année même de son ouvrage. D'autres, des centaines de jeunes Français, ont eu le tort d'écouter sa voix : « Gide sait bien que son disciple gardera *les Nourritures terrestres* à portée de la main et qu'il prépare pour l'appareillage des escadres d'enfants gidiens. Bientôt, la destruction de toute règle devient elle-même une règle. La ferveur, l'inquiétude, la fuite, l'état de disponibilité, l'acte gratuit, le refus de tout choix sentimental ou raisonné, prennent le poids difficilement supportable de mots d'ordre intransigeants. Aucun écrivain, en effet, ne pèse aussi lourdement qu'André Gide sur ses disciples et ne leur emprisonne plus sûrement l'esprit. Tous les gidiens se ressemblent et ce sont, en général, des garçons falots qui n'ont pas très bien compris leur maître et se donnent naïvement les manières de l'indépendance et de l'audace. Il leur suffit presque toujours de caresser les jeunes Arabes, de se rompre l'âme à des tourments vrais ou faux et de se pâmer dans les vergers de l'Afrique du Nord, pour se croire enivrés des sources cachées de l'existence. Le maître est, dans une certaine mesure, responsable de ses disciples. »²²

« Jette mon livre », dit André Gide au dernier paragraphe, « dis-toi bien que ce n'est là qu'une des mille postures possibles en face de la vie. Cherche la tienne. »²³

Oui, nous jetterons ce livre, sachant bien que sa « posture » est insoutenable. La nôtre, il y a longtemps que nous l'avons trouvée : c'est celle de disciple du Christ, dans l'Eglise de Rome ; c'est celle que nous suivrons toujours, même si elle ressemble à la « posture » de millions d'êtres depuis vingt siècles, — surtout si elle lui ressemble, puisque nous sommes alors en compagnie de tant de héros et de saints.

Paul GAY, ptre, c.s.sp.

²² Hædens (Kléber), Op. cit., p. 406.

²³ *Les Nourritures terrestres*, p. 207.

La littérature sensuelle et mystico-sensuelle

(Instruction « Inter mala » de la S. Congrégation du Saint-Office)

Sous la rubrique « documents », nous publierons à l'avenir des textes officiels ou particulièrement remarquables sur des sujets connexes au but que nous poursuivons.

Nous commençons avec le présent numéro en reproduisant, d'après la version française des Actes de S. S. Pie XI, la célèbre instruction sur la littérature sensuelle et mystico-sensuelle que la Suprême Congrégation du Saint-Office a adressée aux archevêques et évêques du monde le 3 mai 1927. Cette instruction a une importance d'autant plus grande que S. S. Pie XI lui-même était à ce moment préfet du Saint-Office.

La Rédaction.

Parmi les maux les plus funestes qui, de nos jours, corrompent totalement la morale chrétienne et portent un immense préjudice aux âmes rachetées par le précieux Sang de Jésus-Christ, il faut stigmatiser surtout ce genre de littérature qui porte à la sensualité, aux passions mauvaises et à une espèce de mysticisme lascif. Il s'agit principalement de romans, de nouvelles, de drames, de comédies dont notre époque est incroyablement prolifique et qui se répandent partout chaque jour davantage. Si ces genres littéraires, pour lesquels beaucoup de lecteurs, et spécialement les jeunes gens, ont tant d'attrait, se maintenaient dans les bonnes limites de la pudeur et de l'honnêteté, non seulement ils pourraient être une récréation inoffensive, mais ils pourraient servir aussi à la formation morale des lecteurs. Malheureusement, on ne peut assez déplorer, comme on vient de le dire, le très grave dommage qui découle pour les âmes, de cet en-

vahissement des livres, dont la fascination frivole n'a d'égale que l'immoralité. En effet, nombreux sont les écrivains qui peignent en couleurs vives l'obscénité, et, méprisant toute règle et toute retenue, font des récits pornographiques, tantôt à mots couverts, tantôt crûment et cyniquement ; ils décrivent, avec les plus subtils détails, les corruptions les plus dégradantes, et les revêtent de tous les charmes et de toutes les beautés du style, au point de ne rien laisser intact du domaine moral. On voit dès lors combien tout cela devient pernicieux, surtout pour les jeunes gens, chez qui l'ardeur de l'âge rend la continence plus difficile. Ces ouvrages, souvent peu importants, et qui circulent entre toutes les mains avec une étonnante rapidité, semant fréquemment jusque dans les familles chrétiennes des ruines lamentables, sont vendus à bon marché dans les librairies, dans les rues et sur les places des villes, et dans les bibliothèques de gares. Et qui ne sait que de pareils livres surexcitent l'imagination, déchainent les passions honteuses et entraînent le cœur dans un cloaque de turpitudes ?

Pire que ces auteurs de romans, il

¹ Pie XI (S. S.) *Actes de S. S. Pie XI*, t. IV, (année 1927 et 1928). Paris, Maison de la Bonne Presse [1932]. 237 p. 20.5 cm. Parmi les maux [...] p. 189-196.

est des écrivains, détail abominable, qui ne craignent pas de faire passer l'aliment d'une sensualité morbide sous le couvert des choses sacrées en combinant l'amour impudique avec une espèce de piété envers Dieu et avec un religieux mysticisme absolument faux : comme si la foi pouvait s'accorder avec cette défaillance, ou, ce qui est pis, avec cette négation de la morale, et comme si la vertu de religion pouvait aller de pair avec une vie corrompue. C'est pourtant un principe intangible, qu'on ne peut arriver à la vie éternelle, même en croyant fermement les vérités révélées, si l'on n'observe en même temps les commandements de Dieu et qu'on ne mérite, en aucune manière, le nom de chrétien si, tout en professant la foi de Jésus-Christ, on n'en suit pas les exemples : « La foi sans les œuvres est morte² », et le Sauveur nous avertit : « Ce n'est pas celui qui dit : Seigneur, Seigneur, qui entrera dans le royaume des cieux ; mais celui qui fera la volonté de mon Père, qui est dans les cieux, c'est celui-là qui entrera dans le royaume des cieux »³.

Et qu'on n'objecte pas que beaucoup de ces ouvrages doivent être véritablement loués pour la valeur et la beauté du style, pour leurs enseignements psychologiques, conformes aux découvertes modernes, pour leur prétendue réprobation de ces honteuses voluptés charnelles, du fait qu'elles sont exprimées dans leur brutale et écœurante réalité, ou qu'on les montre accompagnées de tortures de conscience, ou qu'il en résulte évidemment que ces plaisirs mauvais finissent le plus souvent dans l'affliction et le remords. Car, si grande est la fragilité de la nature corrompue, si grande sa propension à la luxure, que ni l'élégance du style, ni les notions scientifiques de médecine ou de philosophie — en admettant qu'on les trouve dans ces livres, — ni l'intention de l'écrivain, quelle qu'elle soit, ne pourront jamais empêcher que les lecteurs, fascinés par la volupté d'écrits immondes, n'aient peu à peu l'esprit perverti et

le cœur dépravé, et, laissant libre cours à leurs instincts mauvais, ne tombent en toute espèce de fautes, et fatigués d'une vie si honteuse, n'en viennent souvent jusqu'au suicide.

Au reste, il n'est pas étonnant que le monde, qui se recherche lui-même jusqu'au mépris de Dieu, trouve sa complaisance dans de telles productions et les répande à plaisir ; mais ce qui est souverainement douloureux, c'est que des auteurs, qui se vantent d'être chrétiens consacrent leur talent à une littérature aussi funeste. Il est absolument impossible d'être en contradiction avec la morale de l'Evangile et de se dire en même temps disciple de notre béni sauveur Jésus, qui ordonne à chacun de crucifier sa chair avec ses vices et ses convoitises. « Si quelqu'un veut venir à ma suite — dit-il — qu'il se renonce, prenne sa croix et me suive⁴. »

Plusieurs auteurs en sont arrivés à ce degré d'audace et d'impudence, qu'ils divulguent dans leurs livres ces vices mêmes que saint Paul allait jusqu'à interdire aux chrétiens de nommer : « Que la fornication et toute impureté... ne soient même pas nommées parmi vous, comme il sied à des saints »⁵. Que ces auteurs sachent une bonne fois qu'on ne peut servir deux maîtres, Dieu et le plaisir, la religion et l'impureté. « Qui n'est pas avec moi — dit le Seigneur Jésus — est contre moi »⁶. Or, très certainement, ne sont pas avec Jésus-Christ des écrivains qui, par leurs descriptions infâmes, ruinent les bonnes mœurs, vrais fondements de la société civile et domestique.

Aussi, en considération du débordement de cette littérature lascive, qui, chaque année davantage, va inondant presque tous les pays, la Sacrée et Suprême Congrégation du Saint-Office, préposée à la garde de la foi et des mœurs, en vertu de l'autorité apostolique et au nom de Notre Saint-Père Pie XI, Pape par la Providence divine, prescrit à tous les Ordinaires de lieu de s'employer, dans toute la

² Jac. II, 26.

³ Matth., VII, 21.

⁴ Matth., XVI, 24.

⁵ Eph., V, 3.

⁶ Matth., XII, 30.

mesure de leurs forces, à remédier à un mal si grand et si actuel.

De fait, il leur appartient, à eux que l'Esprit-Saint a placé pour régir l'Eglise de Dieu, de veiller avec une diligente attention sur tout ce qui s'imprime et se publie dans leurs diocèses respectifs. Tout le monde sait, évidemment, que le nombre des livres, répandus partout aujourd'hui, est si grand qu'il est impossible au Saint-Siège de les examiner tous. C'est pourquoi Pie X de sainte mémoire, dans son *Motu proprio Sacrorum Antistitum*, déclare : « Employez toutes vos forces, en faisant même usage de la condamnation solennelle, pour que les livres pernicious qui circulent dans votre diocèse soient retirés des mains des fidèles. Bien que, en effet, le Siège apostolique s'emploie autant que possible à enlever de la circulation des ouvrages, toutefois, ils se multiplient tellement qu'il serait à peine possible de les recenser. Et de là vient que parfois il faut recourir à de plus sérieux remèdes lorsque de longs retards ont laissé le mal s'aggraver. »

En outre, la plupart de ces livres et opuscules, quelque nuisibles qu'ils soient, ne peuvent être frappés d'une spéciale censure de cette Suprême Congrégation. C'est pourquoi les Ordinaires, aux termes du canon 1397, par. 4 du Code de droit canonique, doivent s'appliquer directement ou par l'intermédiaire des Conseils de vigilance prescrits par le même Pontife dans sa Lettre Encyclique « *Pascendi Dominici gregis* », à remplir soigneusement et avec zèle ce très grave devoir de leur charge, et ils ne doivent pas manquer non plus de dénoncer opportunément, dans leurs bulletins diocésains, ces livres comme condamnés et extrêmement nuisibles.

De plus, qui ignore que l'Eglise, par une loi générale, a déjà statué que les mauvais livres, outrageant expres-

sément et de parti pris l'intégrité des mœurs, doivent être tenus pour prohibés, comme s'ils étaient compris dans l'Index des livres défendus ? Il s'ensuit qu'ils se rendent coupables de péché mortel ceux qui, sans la permission nécessaire, lisent un livre évidemment immoral, quand bien même il ne serait pas nommément condamné par l'autorité ecclésiastique. Et parce qu'on voit des chrétiens avoir des idées fausses et funestes sur ce sujet si important, les Ordinaires de lieu, dans leurs avis pastoraux, veilleront à ce que les curés et leurs auxiliaires considèrent spécialement cette matière et en instruisent opportunément les fidèles en instruisent opportunément les fidèles.

En outre, que les Ordinaires n'omettent pas de déclarer, selon les nécessités de leurs diocèses respectifs, quels livres, nommément, sont de droit prohibés. Et, s'ils peuvent estimer qu'un décret spécial ait l'avantage de protéger les fidèles de telle mauvaise lecture plus efficacement et plus vite, qu'ils n'hésitent pas d'user de leur droit, comme le Saint-Siège a coutume de le faire, en matière importante, selon les prescriptions du canon 1395, par. 1 du Code de droit canonique : « Le droit et le devoir de prohiber les livres, pour un juste motif, n'appartiennent pas seulement à la suprême autorité ecclésiastique pour toute l'Eglise, mais aux Conciles particuliers et aux Ordinaires de lieu à l'égard de leurs sujets ». Enfin, cette Suprême Congrégation ordonne que les archevêques, évêques et autres Ordinaires de lieu, à l'occasion de la Relation diocésaine, rendront compte au Saint-Office de ce qu'ils auront décrété et exécuté en ce qui concerne la répression des mauvais livres.

R. card. Merry Del Val, secrétaire.

Du palais du Saint-Office,

3 mai 1927.

*Intervention de la "censure"*¹

Un incident qui aurait pu rester anodin, si on eût été plus diplomate, produira probablement chez nous d'heureux résultats : l'interdiction d'un film par la Censure de notre province. En effet, au moment où l'on commence une campagne pour l'assainissement du cinéma, il semble providentiel qu'un événement semblable vienne nous faire ouvrir les yeux et réveiller l'opinion publique.

On a démontré, d'ailleurs on l'a reconnu, que la province de Québec avait le droit d'agir ainsi. On ne l'a peut-être pas assez fait voir : c'était son devoir. Quels que soient les inconvénients qui se présentent et les petits ennuis que cela puisse lui attirer, le gardien du bien commun doit interdire dans le territoire dont il est responsable tout film mauvais ou tout film trop suggestif.

Rien de plus facile à démontrer et à comprendre ! Le gouvernement doit empêcher les causes d'immoralité publique. Or le mauvais film est une des pires causes d'immoralité publique.

I — Il faut empêcher les causes d'immoralité publique

Peut-être doutera-t-on de cette assertion : le gouvernement doit empêcher les causes d'immoralité. Il semblera peut-être à certains que cette tâche relève uniquement de l'autorité religieuse et que le gouvernement s'est magnifiquement acquitté de tout son devoir, lorsqu'il a multiplié les biens matériels, amélioré l'agriculture, les autres industries, le commerce et la finance ; qu'il a doté la société dont il a la responsabilité de magnifiques chemins, qu'il a fait construire des ponts, des édifices somptueux, etc. Voilà bien une des erreurs les plus néfastes de notre siècle pétri de morale païenne et matérialiste, imbu de « néo-paganisme matérialiste », selon l'expression employée par S. S. Pie XII, le 24 dernier, dans un discours radiodiffusé, à l'occasion de la clôture du Congrès eucharistique de la Havane.

¹ Nous devons la publication de ce texte, déjà paru dans la revue de l'Institut Pie XI : *Nos Cours* (vol. VIII, no 19, 1er mars 1947, p. 19-20), à la bienveillante autorisation de l'auteur lui-même, M. J.-B. Desrosiers, p.s.s., directeur de l'Institut Pie XI. Ces lignes sont toujours actuelles, en raison des principes immuables qu'elles rappellent.

a) *Sans la moralité publique, pas de bien commun temporel*

Le rôle de l'Etat c'est de procurer le bien commun temporel. Or le bien commun temporel a comme élément principal, la vertu. « Le bien naturel de la société, dit Saint Thomas, est identique en son espèce au bien naturel des individus » (*De Reg. Pr.*, liv. I, ch. XV). En d'autres termes : le bien commun, fin de la société civile, reste du bien humain.

Or, quelle est la nature du bien humain ? — « Le bien naturel d'un homme, continue le même saint Docteur, consiste principalement, au point de vue temporel, dans la vertu qui modère l'usage des biens temporels et secondairement dans ces biens ».

Les biens terrestres sont un élément très important du bien commun temporel : ils en sont l'élément matériel. Aussi l'Etat doit-il y voir sérieusement. Mais plus nécessaire à une société humaine, sont les biens moraux.

Aux animaux l'abondance des biens matériels suffit : ils sont guidés dans l'usage de ces biens par l'instinct. L'homme, étant composé d'un corps et d'une âme, a pour le guider dans l'usage des biens terrestres, comme dans ses relations sociales et tous ses actes, la raison. Suit-il cette règle, il est bon et ses actes sont bons. Les habitudes d'intelligence et de volonté, qui résultent de tels actes et aident à les produire, sont des vertus. Mais s'il ne se conforme pas aux dictées de la saine raison, s'il se laisse guider par les sens, il est mauvais individu et mauvais citoyen. Or une société composée de mauvais citoyens peut-elle être bonne ? Peut-elle atteindre sa fin, le bien commun temporel ? — Evidemment non ! Ainsi, qui ne le comprend, l'Etat doit, pour remplir sa mission, qui est la sauvegarde du bien commun, favoriser la pratique de la vertu et éloigner les causes d'immoralité publique.

Ce serait trop facile de le faire voir, sans la vertu qui dirige les hommes dans l'usage des biens terrestres, comme dans leurs relations sociales, la société tombe dans un chaos indescriptible. Bientôt les richesses s'accumulent aux mains de quelques-uns. Ce sont les vols commis sous le couvert des Statuts légaux ou en contravention avec les lois civiles. Les injustices et les crimes de toutes sortes des citoyens les uns contre les autres,

b) *Sans la moralité publique, la famille se trouve compromise*

Surtout si on laisse se généraliser dans une société, la luxure qui est un des vices les plus répugnants, bientôt la famille se trouve tarie. Bientôt, en effet, les époux ne veulent plus se soumettre aux lois du divin Créateur et restreignent les naissances. Bientôt il leur semble légitime de violer la fidélité qu'ils se sont promise. Que dis-je ! bientôt c'est l'amour libre, c'est le divorce, c'est la mort de la famille.

Dès lors, que devient la société qui a laissé s'implanter chez elle de telles mœurs ? — C'est simple ! frappée dans sa source la plus féconde, bientôt elle s'anémie. Elle est vite dépassée en nombre par les nations voisines et n'a plus la même force pour se défendre contre ses ennemis du dehors.

Subit-elle une saignée un peu considérable, par une guerre ou une autre épreuve, elle est obligée de faire appel à la main-d'œuvre étrangère et de demander qu'on lui permette de réduire à une espèce d'esclavage des centaines de milliers de prisonniers politiques.

Voilà pourquoi l'Etat doit veiller sur la moralité publique, et éloigner toutes les causes qui pourraient lui porter atteinte.

II — *Le mauvais film, cause d'immoralité publique*

Or une des pires causes d'immoralité publique c'est le mauvais film. Il met sous les yeux des images vécues et les présente avec tous les artifices voulus pour frapper l'imagination.

a) *Images vécues*

Tout d'abord, il met sous les yeux des images vécues. Ces images devraient toujours être honnêtes. Souvent elles le sont. Mais pas toujours. Trop souvent, ce sont des intrigues d'amour plus ou moins licites. Parfois ce sont des scènes que même les gens sans pudeur n'oseraient se permettre en public.

Or l'image est beaucoup plus efficace que la parole. Les idées ne pénètrent-elles pas par les sens ? Pour faire comprendre une idée abstraite on est obligé de la concrétiser. Les meilleurs orateurs, comme les meilleurs écrivains, sont ordinairement ceux qui ont le mieux saisi l'art d'illustrer leur pensée par des exemples frappants et des faits pris sur le vif. Pour mieux faire saisir aux enfants les vérités de la religion, ne leur met-on pas entre les mains des catéchismes en images ? Pour faire comprendre aux étudiants la physique, la chimie et les autres sciences ne recourt-on pas aux figures et aux graphiques ?

Au cinéma, non seulement on a sous les yeux des images. Ces images sont vivantes. Ce sont des personnes : des femmes, des jeunes gens, des jeunes filles qui parlent, qui agissent ; et depuis quelques années, on les entend parler. Dès lors, cette expression est bien plus efficace que la photographie, la peinture et la sculpture. On se croirait avec les personnes qui agissent sur l'écran. On se passionne pour leur cause ; on vit avec elles. On les admire et on les aime. Leur image reste vive dans l'imagination.

On accepte leurs idées. Voilà pourquoi, sans le vouloir et sans le savoir, on subit leur influence et on vient à se former la conscience selon ce qu'on a vu au cinéma.

b) *Présentées avec art*

Ce qui augmente l'efficacité du cinéma, c'est qu'ordinairement les images y sont présentées avec art. On devrait plutôt dire qu'elles le sont avec toutes sortes d'artifices. Les décors sont ordinairement magnifiques et saisissants. Les personnages sont choisis pour leurs qualités physiques et ils sont entraînés par une longue préparation. On multiplie les coups de théâtre et les scènes saisissantes. On fait rire, on fait pleurer ; on recourt aux moyens les plus aptes pour frapper l'imagination. Il y a toute une technique du film. Plus elle est parfaite, plus le film est efficace pour le bien comme aussi, hélas ! pour le mal.

Dès lors, qu'on ne soit pas surpris de voir interdire par la censure un film dont la technique est parfaite mais la moralité douteuse. Et qu'on ne gémisse pas sur le manque de goût artistique de ceux qui osent condamner un film magnifique au point de vue technique, mais dont la cause est peu recommandable. Plus un film immoral est parfait au point de vue technique, plus il est dangereux.

Toute société civile a le droit et le devoir de repousser une autre nation qui envahit son territoire et viole ses biens les plus sacrés. Or nous considérons que ce que nous avons de plus cher c'est l'intégrité de nos mœurs et notre moralité familiale. Aussi croyons-nous que notre gouvernement est dans son droit et accomplit son devoir lorsqu'il interdit chez nous un film très artistique, mais où tous les personnages, sauf un, n'ont en vue que la satisfaction de leurs passions ou de leurs instincts.

Qu'on ne l'oublie pas ! c'est par leur fidélité aux lois sacrées de la famille que les 60,000 Français restés au Canada en 1760 sont aujourd'hui 6,000,000 : 3,000,000 ici au Canada et 3,000,000 aux États-Unis.

J.-B. DESROSIERS, p.s.s.

Il faut rompre tout pacte avec l'iniquité ; il faut que tout soit bon, pour que tout ne devienne pas mauvais ; que le fond soit entièrement pur, pour que la forme à son tour soit pure entièrement. Le style est comme ces ornements magnifiques qui n'ont jamais leur vraie beauté et toute leur splendeur, à moins d'être portés par un pontife ou par un roi. Quand la pensée n'est pas digne, elle se débarrasse d'une noble forme, qui la gêne et qui ferait ressortir son abaissement, elle prend le manteau vulgaire et l'allure des rues ; elle s'y fait, et bientôt elle ne sait plus revêtir l'insigne illustre de sa primitive majesté.

Louis Veuillot

ON ANNONCE DU DEKOBRA

Dès février dernier, on annonçait dans une librairie de Montréal l'arrivée prochaine et la mise en vente des ouvrages suivants de Maurice Dekobra :

Fusillé à l'aube

Hamydal, le philosophe

Lune de miel à Sbanghâi

Madame Joli-Suppliee

La Madone à Hollywood

La Madone des sleepings

Mon cœur au ralenti

Le sphinx a parlé

Or, tous ces ouvrages sont *mauvais*, excepté *Fusillé à l'aube* qui est *dangereux* et la *Madone à Hollywood* qui appelle des *réserve*s. Sont-ce là des échantillons de la *culture* que l'on rêve pour nous ?

UN CONCOURS DE ROMANS POPULAIRES

Dans son allocution du 28 mai dernier, à l'occasion de la bénédiction de l'immeuble Fides, Son Eminence le cardinal Villeneuve disait : « Nous avons vu, dans le dernier rapport annuel de Fides, que l'œuvre se propose de lancer bientôt une collection de tracts sur les questions d'apologétique. Nous applaudissons de tout cœur à un tel projet et nous ajoutons que, dans ce domaine des armes offensives, dans cet arsenal de publications plus faciles, souples et aisément adaptables, nous souhaiterions voir surgir une collection et même des collections de petits romans vifs, bien écrits, honnêtes, adaptés aux divers goûts et aux différents âges ; [...]. » (*Le Problème des Lectures*, Montréal, Fides, 1946. 27 p. 18.5 cm. p. 18-19.)

Le souhait de Son Éminence au sujet de petits romans alertes et honnêtes commence à se réaliser. Pour aider à son exécution, Fides lançait, le 15 janvier dernier, un concours de romans populaires auquel le public a répondu avec empressement. C'est là une de ces initiatives dont on peut espérer beaucoup pour l'évincement graduel de la camelote sentimentale qui encombre toujours davantage les kiosques et les restaurants.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Volumes

GÉNÉRALITÉS

DECAUX (Jacques).

Orient et Occident se rencontreront-ils jamais ? Paris, Susse [1945]. 181 p. 19 cm.

008

Jacques Bainville a écrit : « Les contemporains ne possèdent plus qu'à un faible degré la faculté de s'étonner et d'admirer qui est pourtant en rapport étroit avec la faculté de comprendre. » Cette pensée m'est venue à l'esprit à la lecture de Jacques Decaux.

Le grand différend qui sépare l'Orient et l'Occident se ramène au problème de la civilisation. Les Occidentaux ont trop restreint le sens de ce problème, pour le rapetisser à la seule notion de Progrès. Pour la Chine millénaire, il a conservé le principal de sa substance humaine ; et quelle source d'étonnement et d'admiration pour qui se penche vers ce passé chinois plein d'un humanisme serein et touchant aux rives du mysticisme ! La Chine tire sa civilisation de l'époque de Confucius et, sur une période de plusieurs siècles, toute une forme de vie faite de justice et de bienveillance, embellie par la poésie et la musique, suscite une multitude de disciples et honore le monde oriental. On comprend que ce dernier reste fermé à nos tentatives d'invasion spirituelle.

Pourrons-nous jamais nous rencontrer ? Oui, assure l'auteur, quand l'Occident reviendra vraiment au christianisme, car la doctrine de Confucius rencontre sur plusieurs points celle du Christ, qui, dans sa transcendance, assume la richesse humaine de toutes les civilisations.

Dans un style alerte, sans emphase, le problème est posé, étudié et résolu à notre plus grande satisfaction.

R. LEGAULT

WOODHOUSE (A. S. P.).

Letters in Canada, 1945. Reprinted from « The University of Toronto Quarterly », vol. 15, nos 3 et 4, avril et juillet 1946. P. 269-429. 24 cm.

015(71)“1945”

C'est là le dixième rapport annuel extrait de *The University of Toronto Quarterly* sur les lettres canadiennes. Chacun de ces

rapports nous présente une vue d'ensemble de la production littéraire au Canada au cours de l'année qu'indique le titre. Il s'agit d'un travail d'importance, à la fois bibliographique et critique, indispensable aux bibliothécaires et à tous ceux qui veulent être vraiment au courant de la production littéraire canadienne. Si l'on songe par ailleurs à la compétence des principaux responsables de cette publication : MM. A. S. P. Woodhouse, E. K. Brown, J. R. MacGillivray, W. E. Collin, Watson Kirkconnell, sans oublier Madame Hewitt « *and her helpers and successors in the Editorial Office of the University Press* », on ne peut hésiter à reconnaître dans ces recueils une somme exceptionnellement précieuse qui facilitera la composition d'une histoire littéraire canadienne aussi complète que possible.

Letters in Canada, 1945 présente toutes les qualités des publications des années précédentes. On y trouve une partie consacrée aux lettres canadiennes-anglaises, une autre consacrée aux lettres canadiennes-françaises et enfin quelques pages sur la production néo-canadienne.

Il est tout naturel que je dise quelques mots de la section réservée aux lettres canadiennes-françaises. M. W. E. Collin en est encore le rédacteur. Le tableau qu'il présente de nos lettres en 1945 est, comme de coutume, objectif, nuancé, sympathique. L'ouvrage de Gabrielle Roy, *Bonheur d'occasion*, est celui qui retient davantage M. Collin et qu'il apprécie évidemment le plus. Ce n'est pas qu'il fasse des distinctions inopportunes, bien au contraire : toutes ses analyses reflètent la bienveillance de l'humaniste en quête de toutes les parcelles authentiques du beau littéraire.

En dépit des tâches et des devoirs multiples qui incombent à tous les ouvriers de cette louable entreprise, parmi lesquels j'ai eu le plaisir de connaître Miss Frances G. Halpenny, espérons que ce dixième anniversaire n'en marquera point le terme, comme le laisse craindre une allusion au début de cette dernière réimpression.

T. BERTRAND

PHILOSOPHIE

SAINT-LAURENT (R. de).

L'Optimisme. Equilibre mental et gage de succès. [Avignon] Edouard Aubanel [1946]. 207 p. 19 cm. (Collection de *Culture humaine*) \$1.35 (\$1.45 par la poste).

131

La citation suivante délimite nettement le cadre de l'ouvrage : « Ce livre n'est donc pas un traité de philosophie, mais un simple directoire qui applique les données de la psychologie à la conduite de la vie quotidienne. Il n'y faut chercher ni profondeur de pensée

ni subtilité d'analyse, mais seulement des conseils avisés et clairs » (p. 73).

L'auteur nous donne au cours de ses réflexions une définition fort juste de l'optimisme : « L'optimisme sérieux est un juste milieu, un sommet, comme toute vertu, entre le pessimisme sombre et l'optimisme béat. »

M. de Saint-Laurent, pour finir, touche la corde chrétienne : son 15^e et dernier chapitre, *Catholicisme et optimisme*, va cueillir sur les lèvres de saint Paul la confirmation de la thèse qu'il présente dans ce « manuel de psychologie appliquée » (p. 193) : « Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur ; je vous le répète, réjouissez-vous » (Phil. IV, 4).

Ces pages s'avèrent fort à propos à une époque où tous, tant que nous sommes, nous éprouvons les contre-coups du bouleversement universel et de l'inquiétude générale.

R. C.

RELIGION

MATTHIEU (Saint).

Evangile selon saint Matthieu. Tr. par Omer Englebert. Intr. par le P. J. Huby, s.j. Paris, Albin Michel [c1946]. 71 p. 17.5 cm. (*Pages catholiques*).

226.2

MARC (Saint).

Evangile selon saint Marc. Tr. par Omer Englebert. Intr. par le P. J. Huby, s.j. Paris, Albin Michel [c1946]. 61 p. 17.5 cm. (*Pages catholiques*).

226.3

LUC (Saint).

Evangile selon saint Luc. Tr. par Omer Englebert. Intr. par le P. J. Huby, s.j. Paris, Albin Michel [c1946]. 80 p. 17.5 cm. (*Pages catholiques*).

226.4

JEAN (Saint).

Evangile selon saint Jean. Tr. par Omer Englebert. Intr. par le P. J. Huby, s.j. Paris, Albin Michel [c1946]. 63 p. 17.5 cm. (*Pages catholiques*).

226.5

Je n'ai ni la compétence ni les moyens d'apprécier la valeur de cette traduction — comme telle — des Saints Evangiles. Signalons simplement qu'elle se lit fort bien. Il faut souligner les remarquables introductions du P. J. Huby, s.j., si claires, si concises et si complètes. Les notes, indispensables, sont judicieuses et peu nombreuses. La présentation est soignée, le format commode. Souhaitons une large diffusion à cette œuvre de vulgarisation d'une belle venue.

André JANOËL

PETIT (Abbé Joseph).

Pour devenir chrétien. La préparation des adultes au Baptême et à la vie chrétienne. 3e édition. Paris, Procure générale du Clergé [1936]. 71 p. 14 cm.

*238.1

Ce petit livre, dont le sous-titre précise bien la portée, contient l'essentiel de la doctrine chrétienne. On y parle de l'existence de Dieu, des fins dernières, du péché, de Jésus-Christ, de la Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption, de l'Eglise et des sacrements. Il nous entretient, pour finir, de « la loi de charité », dont l'exposé renferme un bref commentaire des commandements de Dieu et de l'Eglise ainsi que les conditions d'une vie chrétienne fervente.

Un tel ouvrage est un splendide instrument de rayonnement et de conquête, et se montrera d'autant plus efficace qu'il sera expliqué et commenté par un apôtre renseigné et convaincu.

André JANOËL

GUIBERT (Joseph de), s.j.

Leçons de théologie spirituelle. Tome I. Toulouse, Ed. de la Revue d'ascétique et de mystique et de l'Apostolat de la Prière, 1946. 410 p. 25.5 cm. (*Bibliothèque de la Revue d'ascétique et de mystique*, 2e série, fasc. 11).

248

Ces *Leçons de théologie spirituelle* viennent faciliter la tâche à tous les lecteurs soucieux d'organiser leur vie intérieure. Pour aborder l'ouvrage, il convient de posséder déjà quelque préparation ; mais la plus ordinaire et la plus commune suffit. Tous les prêtres, ainsi que les religieux et les religieuses qui auraient par état charge d'âmes puiseront dans ces leçons les informations claires, sûres, solides dont ils ont besoin tant pour leur propre gouverne que pour la direction et les conseils qu'on attend d'eux. Ici, rien de difficile, d'abstrait, de trop spéculatif, sans que soit omis, toutefois, aucun élément essentiel.

Le livre contient trois parties dont la première est une introduction à l'étude de la Théologie spirituelle. Après en avoir fixé les buts avec exactitude, l'auteur expose la méthode et les sources de la Théologie spirituelle. Une recension méthodique des écrits spirituels depuis les Pères jusqu'aux contemporains constitue une mine fort riche d'informations sur les écoles diverses de spiritualité, classées à la fois selon le cours de leur succession historique et de leur filiation organique. Exposé où l'ordre resplendit malgré l'abondance et la diversité des documents. Chacune des principales œuvres de la spiritualité classique y trouve, justifiée et appréciée, sa juste place dans l'ensemble de la littérature spirituelle. Cette partie, à elle seule, se montre des plus utiles pour orienter avec discernement la lecture spirituelle et pour choisir de manière avisée et judicieuse les éléments plus nutritifs.

La deuxième partie précise la nature de la perfection chrétienne et éclaire les rapports de la perfection avec la charité, avec les autres vertus, avec les conseils évangéliques, avec l'union à Dieu et à Jésus-Christ, avec la croix, avec la conformité à la volonté divine.

La troisième et dernière partie fait voir à l'œuvre les facteurs qui, dans un être humain, entrent en jeu dans la conquête de la perfection : caractère, scrupules, inspirations, dons du Saint-Esprit, tentations, interventions extraordinaires de Dieu et des anges, discernement des esprits, le monde, la direction spirituelle, l'amitié.

Cette riche substance est traitée avec une maîtrise, une profondeur de science alliée à une simplicité de ton, une loyauté, une souplesse et une droiture d'esprit en face des points discutés qui manifestent, chez l'auteur, un homme à qui la pratique de ces choses était aussi familière que leur étude. Et malgré l'avertissement de la préface où il est dit que ces leçons « ne poursuivent pas un but immédiat d'édification et n'entendent pas constituer un ouvrage de lecture spirituelle mais désirent être un livre d'étude », la fervente charité du ton est déjà elle-même une incitation et, par là, l'ouvrage entraîne tout autant qu'il éclaire.

A plus d'une âme de bonne volonté qui cherche sa voie à travers les frondaisons touffues des publications spirituelles contemporaines et des multiples écrits dévotieux qui nous sont offerts, où chaque auteur tente de promouvoir les formes de piété qui lui sont chères, rien ne sera plus utile et mieux venu que ces *Leçons de théologie spirituelle* qui lui permettront de reconnaître, à la lumière de principes sûrs, à quelle famille spirituelle elle appartient, quel régime et quelles nourritures seront favorables à sa personnalité spirituelle. Car le principal caractère de ces leçons, c'est peut-être leur impartialité, leur ouverture, leur généreux et intelligent accueil à toutes les formes orthodoxes et approuvées d'ascèse, dès que celles-ci favorisent l'union vraie à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Jacques TREMBLAY, s.j.

BERNARD (Saint).

La Considération. Tr. du latin par Pierre Dalloz. Montréal, Valiquette. 240 p. 19.5 cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste). 248.1

« La considération », c'est le travail de réflexion qui permet de découvrir la Vérité. Qu'on remarque bien : *découvrir* la vérité. Tandis que la contemplation s'empare de la vérité sans hésiter, la considération, au contraire, la cherche et la désire intensément. Ce n'est ni plus ni moins que l'examen de la conscience. Saint Bernard nous en donne lui-même le sujet, la méthode : « [...] toi d'abord, ce qui est au-dessous de toi, ce qui est autour de toi, ce qui est au-dessus de toi enfin. »

Il ne faut pas craindre saint Bernard. Sa prose si saintement pétrie de substance biblique peut paraître sévère au premier abord. Le silence intérieur permet de déguster toute la saveur qu'elle recèle, pour l'enrichissement de notre vie spirituelle.

Jacques NOLET

MARMION (Dom Columba).

Le Christ dans ses mystères. Conférences spirituelles. Abbaye de Maredsous ; Montréal, Granger, 1946. 495 p. 19.5 cm. \$1.75 (\$1.85 par la poste).

248.1

On éprouve quelque gêne à parler des livres de Dom Marmion tant, depuis qu'ils ont paru, ils ont reçu d'approbations et de louanges. Ces ouvrages ont le mérite d'avoir subi avec succès l'épreuve du temps, le plus impitoyable et le plus impartial des censeurs. Ils ont connu la faveur de rééditions nombreuses et de traductions en plusieurs langues. Ils sont toujours lus, surtout par les membres du clergé, les religieux et les quelques âmes dans le monde qui n'ignorent pas les mystères de la vie intérieure. Pourquoi un tel succès ? Le style ? Non. Il n'y en a pas. Dom Marmion, Irlandais d'origine et de formation première, savait mal la langue française. En outre, ses livres furent d'abord des conférences données dans l'intimité, à ses religieux. Mais, précisément, cette absence de style est, dans l'espèce, un mérite. Notre génération a horreur de la rhétorique, du verbiage et de l'effet. Le romantisme lui déplaît aussi bien en spiritualité qu'en littérature. On ne lit plus guère les Faber, les Gay, les Lacordaire, les Dom Guéranger et autres à cause, précisément, de leurs attaches romantiques. Et c'est bien dommage, car les écrits de ces auteurs spirituels contiennent des perles, mais hélas ! noyées dans un déluge d'épithètes et de circonlocutions. Ceux de Dom Marmion sont dépouillés de toute fioriture inutile. Heureusement, les retouches de style de Dom Thibaut ne les ont pas trop surchargés.

En second lieu, les ouvrages de Dom Marmion sont théologiques. Absentes les pâmoisons sentimentales, ce qui ne veut pas dire absence d'onction. Au contraire, ça et là percent le profond esprit de foi, l'ardente dévotion de l'auteur. Théologie n'est pas synonyme de sécheresse. Il en est souvent ainsi et c'est bien dommage. Un fervent disciple de saint Thomas d'Aquin, et dom Marmion en était un, échappe à ce défaut. La théologie, c'est de la doctrine et la plus haute qui soit, la doctrine sacrée. C'est « la moelle des lions ». Rien de sec là-dedans. Je le sais bien, il y a une manière d'envisager et de cultiver la théologie qui est desséchante. Ce ne fut pas celle de Dom Marmion. Ne parlons pas de vie spirituelle sérieuse sans théologie, qu'on la possède soi-même ou qu'on la reçoive d'autrui dans la direction.

Un autre mérite des ouvrages de Dom Marmion, c'est le constant emploi qu'il fait de l'Écriture, surtout du Nouveau

Testament et particulièrement des Epîtres de saint Paul. Il connaît sa Bible. Il l'aime, comme l'aiment toutes les âmes intérieures. Mains passages cités par Dom Marmion, interprétés par lui, prennent un sens, reçoivent de tel ou tel rapprochement une lumière dont nous étions loin de soupçonner la limpidité et la chaleur.

Le Christ dans ses mystères est le Christ étudié en suivant le cycle liturgique, le Christ tel que l'Eglise nous le présente chaque année dans le déroulement splendide des fêtes de Notre-Seigneur. C'est, en somme, une année liturgique, mais d'un caractère à part, où l'élément historique est volontairement négligé, au bénéfice de la théologie, de la doctrine proprement dite.

Les ouvrages de Dom Marmion ont leur place tout indiquée dans une bibliothèque ecclésiastique et religieuse. Les jeunes prêtres qui montent leur bibliothèque se doivent de les mettre sur la liste des livres de spiritualité qui s'imposent.

Dom Raoul HAMEL, o.s.b.

MARMION (Dom Columba).

Le Christ, vie de l'âme. Conférences spirituelles. Abbaye de Maredsous ; Montréal, Granger, 1946. 622 p. 19.5 cm. \$1.75 (\$1.85 par la poste).

248.1

La Librairie Granger vient de rééditer les ouvrages désormais classiques, en matière de spiritualité, de Dom Marmion, et nous ne pouvons qu'applaudir à cette heureuse initiative.

Le Christ, vie de l'âme en particulier, paru pour la première fois en janvier 1918 (la première édition porte la date de 1914, mais c'était un stratagème pour échapper à la censure allemande), a connu un tel succès que deux ans plus tard, en janvier 1920, il en était déjà à sa neuvième édition.

La doctrine contenue dans cet ouvrage n'est autre que celle de saint Paul sur le « Mystère du Christ ». Une phrase de l'auteur résume tout le volume : « Le Christ n'est pas un des moyens de la vie spirituelle, il est toute la vie spirituelle » (p. 78). C'est en Lui, par Lui et avec Lui que nous devons aller au Père ; Il est l'unique voie qui conduise à la perfection surnaturelle.

Dans une première partie, l'auteur expose, en s'appuyant sur la Sainte Ecriture, le plan de Dieu sur le monde, comment Il veut restaurer toute chose dans le Christ, modèle unique de toute perfection, artisan de notre rédemption et source de toute grâce. L'Eglise ne fait qu'un avec le Christ qui est la tête de ce Corps mystique dont nous sommes les membres, et qui a pour âme et principe d'unité l'Esprit-Saint Lui-même, Esprit de Jésus.

Toute la sainteté consistera donc pour l'âme à entrer dans le Christ, à y demeurer et à y croître sans cesse jusqu'au parfait épauouissement en elle de la vie divine. C'est l'objet de la deuxième partie, de beaucoup la plus étendue. Par la Foi et le Baptême,

l'âme devient membre du Christ mystique, qui est l'Eglise, et par le fait même enfant du Père.

Son grand souci dès lors doit être de demeurer « branche vivante » dans la Vigne mystique. Et pour cela, elle s'appliquera tout d'abord à éviter le péché. Si pourtant, par malheur, il lui arrivait de perdre le don précieux de la vie surnaturelle, qu'elle ait recours à la Pénitence, et une fois revenue à la vie de la grâce, qu'elle s'efforce de vivre toujours plus pleinement de la vie du Sauveur. Elle atteindra ce but par la dévotion à l'Eucharistie, sacrifice et sacrement, par la prière liturgique et l'oraison, enfin par une tendre et toute filiale dévotion à Marie.

C'est ainsi qu'elle se disposera au parfait épanouissement de cette vie divine dans la lumière de gloire, au ciel, dont nous sommes les cohéritiers avec Jésus.

Tel est le plan et la substance de cet ouvrage magistral. L'analyse ne peut donner une idée fidèle de sa valeur ; ainsi que le faisait remarquer le Cardinal Mercier, « il faut le lire, le méditer avec le cœur autant qu'avec la tête, comme c'est avec toute son âme d'apôtre que l'auteur a prononcé les conférences dont cet ouvrage est composé ».

Nous ne saurions trop recommander ces pages, non seulement aux prêtres, aux séminaristes et aux religieuses à qui elles sont spécialement destinées, mais encore à tous les chrétiens soucieux de donner à leur piété un fondement doctrinal solide.

Alexis RIAUD, c.s.sp.

PERREYVE (Abbé Henri).

La Journée des malades. Montréal, Fides, 1946. 252 p. 19.5 cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste). 248.1

Les malades sont parfois sceptiques en face d'un livre consacré à la souffrance. Ils en viennent à être tentés d'aborder avec froideur un écrivain qui traite de l'art de souffrir. Dès les premières pages, ils s'aperçoivent si l'auteur a vraiment souffert : la souffrance donne un accent de sincérité qui ne peut tromper les affligés et les force à tendre une oreille sympathique. Dans le cas contraire, ils ferment le livre : celui qui n'a pas souffert ne peut pas parler de la souffrance ou, s'il en parle, plutôt que de consoler il agacera. Car, écrit l'abbé Henri Perreyve, « celui qui n'a pas souffert, aurait-il le cœur le plus tendre et l'esprit le plus pénétrant, ne peut rien connaître à la souffrance des hommes. Il en parle comme l'aveugle disserte des couleurs. »

La Journée des malades est un livre qui conquerra tous les malades. Dès les premières lignes, l'auteur leur apporte la consolation qu'il puise dans son âme sacerdotale touchée par l'épreuve. Il a connu la mélancolie de leurs réveils : « Quand après les lenteurs d'une nuit sans fin, la première aube annonce la venue du jour, au lieu de m'élancer plein de foi et d'espoir dans les heures qui commencent, je n'aperçois devant moi que la longue et im-

placable monotonie des mêmes souffrances, des mêmes faiblesses et des mêmes désillusions. »

Il a surtout connu la tristesse de leurs soirs : « Tous les malades connaissent l'amertume de cette heure où la fidélité la plus tendre leur donne ses derniers soins, et les laisse en compagnie d'une lampe qui tremble, et devant dix heures d'insomnie. »

Il a expérimenté la fatigue de la prière solitaire : « Seigneur, j'aimais la beauté de votre maison : mais combien plus il me semble que je l'aime depuis que la maladie me retient loin d'elle, et que je suis devenu comme un exilé de vos tabernacles... Quand on ne peut marcher jusqu'à l'église, il faudrait n'être pas sur la terre un jour de Pâques ou de Fête-Dieu. »

L'abbé Perreye apporte la réponse du Christ aux nombreuses questions que nous nous posons tous sur le pourquoi de l'épreuve. On peut trouver peu de pages aussi belles que celles qu'il consacre à « la Messe du Malade » et au « Crucifix ».

Mes frères et sœurs dans la souffrance, je vous engage fortement à vous procurer ce livre. Car, je ne voudrais pas que vous priviez vos âmes de l'influence éminemment consolatrice de *la Journée des malades*. Il deviendra l'ami de votre solitude, votre livre de chevet.

Elie GOULET

* * *

Conférences, visites et séjours du R. P. Mateo Crawley-Bavey à l'Abbaye de Sept-Fons (acût 1917 - février 1918). Montréal, Fides, 1944. 64 p. 18 cm. 248.159.24

Le R. P. Mateo, l'apôtre de l'Intronisation du Sacré-Cœur dans les familles, n'est pas à présenter. Ce petit livre qui contient quelques conférences données à Sept-Fons nous fait mieux connaître l'apôtre du Sacré-Cœur. Il nous raconte l'origine toute divine de l'œuvre.

« En écoutant le R. P. Mateo, on est tellement subjugué par l'évidence d'une mission spéciale, on sent si bien la grâce travailler son cœur, qu'on accepte ses paroles comme si elles tombaient de la bouche même de Notre-Seigneur. Les faits que l'ouvrage nous rapporte nous font connaître davantage la puissance, la bonté, la douceur, la tendresse, la miséricorde du Cœur de Jésus. »

Voilà une lecture réconfortante.

Jean DES SOURCES

GLORIEUX (Chan. P.).

Dans le prêtre unique. Le sacerdoce du prêtre et le sacerdoce des laïques sur le plan de l'apostolat. Paris, les Editions Ouvrières [1946]. 181 p. 18.5 cm. \$1.00 (\$1.10 par la poste).

*254.1

Le chanoine Glorieux est connu de tous ceux qui s'occupent

d'Action catholique. Tout en étant professeur au Grand Séminaire, il s'est beaucoup dévoué pour les ouvriers de la région industrielle de Lille. Cette activité l'a mis en contact avec les grands problèmes d'Action catholique. Il a dû rencontrer l'opposition de quelques prêtres chatouilleux qui voient dans l'apostolat des laïcs une diminution de leur sacerdoce. Il a dû peut-être aussi tempérer le zèle intempestif de quelques-uns de ses militants. En un mot, l'auteur a eu l'occasion de démêler des situations délicates, inévitables lorsque les responsabilités sont partagées. C'est sans doute ce qui nous vaut ce judicieux ouvrage.

Avec la grande sûreté doctrinale qu'on lui connaît, M. le chanoine nous fait une magnifique peinture du Sacerdoce de l'Unique Prêtre, Notre-Seigneur Jésus-Christ ; du Sacerdoce des prêtres ; du Sacerdoce des laïcs. Toutes ses dissertations sont solidement appuyées sur des textes scripturaux, des documents pontificaux, des citations des Pères. Nous sommes donc à bonne école.

Ceux qui veulent avoir des données précises sur le rôle du prêtre et du laïc dans l'organisation de l'Action catholique le liront avec grand profit et trouveront les grandes lignes d'une collaboration féconde.

Louis KITTEL, c.s.sp.

F.N.A.C.

Qu'est-ce qu'une Union paroissiale ? Paris, Fédération nationale d'Action catholique [1945]. 8 p. 21 cm.

*256.8(44)

Le gouvernement français, au lendemain des élections législatives de 1924, annonça son intention de reprendre la lutte antireligieuse, interrompue à la déclaration de la guerre de 1914. La contre-attaque ne se fit pas attendre. D'accord avec l'Episcopat, le Général de Castelnau lança le cri d'alarme et convia les catholiques à s'organiser. La F.N.C. naquit alors.

En dix-huit mois, la résistance concertée des catholiques eut raison de la menace qui pesait sur la liberté religieuse. Jamais depuis lors aucun gouvernement n'a osé s'attaquer, de front du moins, à cette liberté.

Les Cardinaux et Archevêques de France ont décidé que la F.N.C. deviendra la Fédération Nationale d'Action catholique (Unions paroissiales).

Les Unions paroissiales sont « un groupement qui rassemble, dans le cadre de la paroisse, non seulement les catholiques pratiquants, mais ceux qui fréquentent irrégulièrement l'Eglise, et jusqu'aux hommes de bonne volonté qui veulent sauver l'essentiel de la civilisation chrétienne, à savoir la liberté et la dignité de la personne humaine. »

Élie GOULET

SHEEN (Mgr Fulton-J.).

Le Calvaire et la Messe. Le compagnon de votre missel. Tr. de l'anglais par le R. P. Henri Bernard, c.s.c. Montréal, Fides, 1946. 117 p. 19.5 cm. \$0.65 (\$0.70 par la poste).

*265.32

Mgr Sheen est un prélat très connu aux Etats-Unis. On dit à son sujet : « *He is unquestionably the most outstanding catholic orator in the U. S.* » Mais il n'est pas seulement orateur renommé, il est aussi un grand convertisseur et un excellent écrivain. La flamme de son discours et le zèle de son cœur d'apôtre ont produit plus d'une de ces pages dignes des meilleurs auteurs spirituels.

Le Calvaire et la Messe est une étude comparée du Sacrifice du Calvaire et de celui de l'Autel. Les idées sont originales et les conclusions très pratiques. Les sept dernières paroles du Christ servent de base à l'auteur pour délimiter les étapes de la Messe et leur donner un sens, tout comme elles jalonnent le sacrifice du Calvaire. Il faut voir de quelle façon l'auteur tire de ce parallèle tout un enseignement bien liturgique. L'ouvrage est excellent et mérite vraiment d'être le compagnon du missel.

B.

Trois Consignes apostoliques. Les encycliques missionnaires. Québec, le Conseil national de l'Union missionnaire du Clergé, 1946. 88 p. 15 cm. (*Nova Francia missionaria*, 2. Petite Bibliothèque missiologique de l'Unio Cleri canadienne).

266

« La pensée pontificale, écrit en avant-propos Monsieur l'abbé Paul Bernier, c.s., doit nourrir la vie du prêtre, dans ses méditations et dans ses œuvres. Et rien ne peut mieux soutenir le zèle du clergé qui est toujours le grand levier de la coopération missionnaire sous toutes ses formes, que la voix des Souverains Pontifes, qui, depuis vingt-cinq ans surtout, prêchent l'apostolat comme leurs prédécesseurs naguère prêchaient la croisade. »

On doit considérer à juste titre l'encyclique *Maximum Illud* de Benoît XV (30 nov. 1919) comme la Grande Charte de la Missiologie catholique. D'abord, le Pape refait à larges traits l'histoire de l'apostolat catholique à travers les âges, puis il burine les qualités que doit posséder le missionnaire et les devoirs qui lui incombent. Il expose dans la troisième et dernière partie le devoir des fidèles : celui de prier, de faire des aumônes et surtout de favoriser le recrutement des missionnaires.

Pie XI, dans *Rerum Ecclesiae* (28 févr. 1926), après avoir retracé les progrès missionnaires sous Benoît XV, dit ses efforts personnels en faveur des missions. Il développe et complète les idées saillantes de l'Encyclique *Maximum Illud*.

Dans l'Encyclique *Sæculo Exeunte* (13 juin 1940), Notre

Saint Père le Pape Pie XII s'adresse plus particulièrement au Patriarche de Lisbonne et aux Archevêques, Evêques et autres Ordinaires du Portugal. Cette dernière Encyclique est résumée, les deux autres sont complètes.

Il faut féliciter chaleureusement le Conseil national de l'U. M. du Clergé de ce vade-mecum si pratique et d'une présentation très soignée.

Elie GOULET

SCIENCES SOCIALES

GINELHE.

La Question sociale. Paris, Editions Oeper [1940]. 76 p. 19 cm. (*Oeuvre populaire d'Education et de Rénovation*).

304

On nous offre une solution chrétienne et française de la question sociale. La mode est au forum et aux exposés lapidaires. On aura là, sous une forme simple et dialoguée, une fructueuse dissertation sur le libéralisme, le socialisme et le communisme. On conclut habilement en faisant l'éloge de la doctrine chrétienne et, pour en venir à quelque chose de concret, on loue l'effort trop ignoré de la *Confédération française des travailleurs chrétiens* ou des hommes comme M. Gaston Tessier se sont employés à diffuser les principes qui amélioreront vraiment le sort des ouvriers français, dans le respect de la dignité humaine.

Cette petite brochure a été éditée en 1940, mais la composition en fut détruite par ordre de la censure nazie. Une telle décision est facile à comprendre puisque cette plaquette rappelle des vérités essentielles que le totalitarisme allemand niveleur et antichrétien voulait proscrire.

R. L.

PELOQUIN (Bonaventure), o.f.m.

Guide religieux du rural. Montréal, Editions Franciscaines [1946]. 124 p. 19.5 cm. \$0.50 (\$0.55 par la poste). 321.914.2

Le Révérend Père Péloquin, o.f.m., a beaucoup écrit et est avantagement connu comme conférencier. Il nous présente aujourd'hui un *Guide religieux du Rural*, tiré d'une allocution de feu Son Eminence le cardinal Villeneuve, d'une lettre circulaire de l'Episcopat canadien et des comptes rendus des Semaines sociales. Il dédie le tout à la jeunesse agricole du Québec.

L'auteur ne se pique pas d'originalité : il met sous les yeux de ses lecteurs ruraux des vers d'Octave Crémazie, de Blanche Lamontagne, de Maurice Morisset, de Chapman, en hommage à la terre. Sous la forme de questions et réponses, il présente l'Eglise face à l'organisation économique moderne, disserte sur l'esprit rural chrétien. Dans la troisième partie, il cherche les

remèdes aux maux dont souffre le milieu rural, préconise le réveil de la foi, insiste sur la nécessité pour l'agriculture de garder son caractère familial malgré l'industrialisation ambiante. Le vulgarisateur et l'apôtre convient à la tâche de la réforme morale et professionnelle des ruraux, agronomes, fermières, élèves des écoles d'agriculture, membres de la J.A.C.

Le Père appelle, à l'appui de sa thèse, le témoignage de l'Honorable Laurent Barré, l'actuel ministre d'Agriculture, qui a tant préconisé l'éducation agricole. Le chapitre capital de la brochure nous paraît bien être celui qui s'intitule : *l'Éducation agricole*.

Suggestion est faite à nos spécialistes en agriculture, à nos techniciens, à nos professeurs et élèves de nos écoles supérieures et moyennes d'agriculture, de lire ces pages et de se prononcer sur le mérite des idées du Révérend Père Péloquin. Il va sans dire que l'auteur cherche, à son habitude, à rendre service.

Il s'agit d'un petit manuel fort pratique, d'un guide pour les cercles d'études ruraux, et que tous ceux qui s'intéressent de quelque façon au problème agricole trouveront profit à lire et à utiliser.

Rodolphe LAPLANTE

CARBONNEL (M.).

L'Adolescent ouvrier. Essai d'une psychologie. Paris, les Editions Ouvrières [1945]. 54 p. hors-texte 18 cm.

331.3

Pour adultes

Le sous-titre indique qu'il s'agit d'un « essai d'une psychologie ». L'auteur est modeste, car son essai est, malgré sa brièveté, une forte étude sur le problème de l'adolescence ouvrière. Les éducateurs se doivent de lire cette brochure s'ils veulent bien comprendre les jeunes travailleurs.

Ces lignes couronnent l'ensemble : « Le mouvement qui voudra répondre aux besoins exacts des adolescents apprentis ne saurait être qu'un mouvement d'Action catholique ouvrière : il ne peut être que la J.O.C., une J.O.C. audacieusement et judicieusement adaptée ».

Il est à souhaiter que ces travaux d'approche servent de base à des études plus fouillées sur le problème de l'adolescence ouvrière.

Élie GOULET

MONNIER (Louis).

Pratique de l'orientation professionnelle. 25 figures de P. Balmigère. Paris, les Editions Ouvrières. 123 p. 17 cm. \$1.00 (\$1.10 par la poste).

331.826

« De l'école à la profession par le centre d'orientation », telle

est la formule moderne idéale de l'entrée au travail, formule trop méconnue hélas ! formule méprisée même en certains milieux dont on attendrait mieux. Et pourtant, chacun sait le grand nombre de ceux qui ne sont pas à « leur place » dans la vie, faute de conseillers compétents, de guides éclairés qui les eussent dirigés vers la profession où ils auraient pu donner leur plein rendement et devenir des compétences.

En quelque cent vingt pages, l'ouvrage nous donne un aperçu des débuts d'un Centre d'Oriente professionnelle à Paris, — œuvre de la J.O.C., — de son développement, de ses méthodes de travail et des tests employés. Grâce à d'heureux graphiques, l'on peut comparer les magnifiques résultats qui ont couronné cette initiative. Voilà qui est de nature à ouvrir bien des yeux sur les possibilités et le pressant besoin de la véritable orientation professionnelle.

Denis MONTBOISÉ

* * *

Une initiative de Chicoutimi, pour aider à régler un grave problème économique et social : le problème du logement. Quelques détails sur le Foyer coopératif... [Chicoutimi] 1946. 30 p. 23 cm.

334.1(71)

Avec un grand souci d'objectivité, quelques coopérateurs de Chicoutimi, sous la direction active de M. Armand Demers, projettent de construire soixante et une maisons indépendantes en utilisant la formule coopérative. Nous connaissons le sens pratique qui anime les promoteurs et leur volonté infrangible de réaliser ce projet d'habitations familiales.

Cet opuscule sans prétention littéraire résume tout d'abord, en guise de préface, ce qui s'est accompli ailleurs dans le domaine de l'habitation, notamment en Suède, en Allemagne, en Angleterre, aux États-Unis, au Canada et dans notre province. Puis on expose l'organisation interne du Foyer coopératif. On dresse ensuite une nomenclature des comités et des conseillers ; on fait connaître la nature du terrain, le mode de financement du projet, et l'on termine en exposant quels sont les avantages de cette initiative au point de vue social, économique et familial.

Jusqu'ici, la formule de la coopérative d'habitation a été peu pratiquée et exploitée. A Chicoutimi on projette de fabriquer en séries portes, fenêtres, escaliers, etc... Excellent projet animé des meilleures intentions, qu'il faudra surveiller et faire connaître si l'expérience, comme nous le croyons, s'avère heureuse.

Une initiative à Chicoutimi est un petit documentaire publié pour des fins publicitaires et d'éducation que ceux qui s'intéressent à l'habitation familiale auront profit à lire.

R. L.

MIRKINE-GUETZÉVITCH (Boris).

La Quatrième République. New York, Maison française, c1946. 267 p. 19 cm. (*Bibliothèque républicaine*, sous la dir. de H. Laugier et B. Mirkine-Guetzévitch) \$1.50 (\$1.60 par la poste). 342(44) Pour adultes

Considérations d'un juriste et spécialiste en science politique sur la constitution de la IV^e République. Les aperçus originaux et vrais voisinent avec de très discutables affirmations... Quoi qu'il en soit, l'ouvrage de M. Mirkine-Guetzévitch contient des pages que tout Français aurait profit à méditer. C'est déjà beaucoup. Les événements politiques se précipitent à une telle allure en France que ce livre date déjà.

J.-M. D.

* * *

Les Passions de l'adolescence. Montréal, Fides [1946]. 95 p. 19.5 cm. (*Petite Bibliothèque d'Éducation*. Editions familiales de France) \$0.60 (\$0.65 par la poste).

37.014

Cote de la coll.: 37.01

Ce petit livre a été conçu par un groupe de prêtres du diocèse de Metz.

On y envisage le problème de l'adolescence sous tous ses angles, avec un doigté remarquable. Il n'est que de lire le plan de cet ouvrage pour s'en convaincre : la crise de l'âge ingrat ; l'éducation de la pureté ; l'initiation sexuelle ; la préparation au mariage ; l'orientation professionnelle ; famille, Eglise et Etat.

Les auteurs s'adressent aux parents, car ils sont les premiers éducateurs en la matière : « Certes, ils ne possèdent pas tout le bagage pédagogique que voudraient leur voir quelques partisans exaltés de nos méthodes modernes. Cependant, malgré tous les artifices employés, entre le dressage technique d'un théoricien et la formation naturelle inspirée par l'instinct maternel d'une maman, il y a une distance et une distance énorme. L'un pourra développer de belles qualités, l'autre formera avant tout le cœur et c'est bien la noblesse du cœur qui distingue l'homme éduqué. Il y a des éléments essentiels à la vie de l'âme, à la vie du cœur, à la vie religieuse, qui ne s'apprennent que des lèvres d'une mère. Ce qu'elle a omis de faire ne se fera plus jamais. Répare-t-on, par exemple, les déformations initiales de la piété, les premières surexcitations des sens, les perversions précoces, les révoltes prématurées des appétits ? Réparer n'est pas absolument impossible. Mais pratiquement la masse des hommes subit son sort, agit sans réagir et l'âge des remords ou des douloureuses conséquences tarde longtemps à venir. »

On me pardonnera cette longue citation qui n'a qu'un seul but : attirer l'attention sur cette influence première des parents d'où découle le bonheur ou le malheur de toute une existence.

Élie GOULET

SCHALOW (Dr Raymond).

Joues rouges et belle humeur. [L'hygiène et les soins en colonie de vacances.] Editions des Eclaireurs de France. 223 p. ill. 22 cm.

371.23

Prenez, lisez et faites vôtre cet ouvrage, moniteurs et monitrices, directeurs et directrices de colonies de vacances. Il est écrit par un médecin expérimenté qui a souci de former le caractère de l'enfant, de l'éduquer, de l'orienter vers une vie saine et équilibrée.

Le docteur Schalow étudie l'enfant au point de vue physique, psychologique et moral. Il ne le considère pas comme un adulte en miniature ; éducateur averti, il tient compte des grands phénomènes qui se manifestent chez l'adolescent, de 10 à 18 ans.

Le point de vue physique est traité en médecin, en maître ; on y indique les soins à prendre pour former un corps solide, un corps libéré des caprices, apte à servir, à se donner aux grandes causes.

L'auteur aborde aussi avec compétence le facteur psychologique et son influence sur le corps. Tout y passe : idéal, sentiments, désirs, peur, paresse, et les leçons pratiques suivent, nombreuses et entraînantes.

Pour ce qui est du point de vue moral, ce maître ès-hygiène ne réduit pas la religion à une question d'un quart d'heure le matin et le soir ; elle est à ses yeux une lumière qui éclaire toutes les actions de la journée. A plusieurs reprises, il insiste sur la nécessité, pour le moniteur qui veut *faire acte d'éducation*, de s'oublier lui-même. On doit faire preuve d'un grand esprit de sacrifice pour développer chez l'enfant non seulement un physique sain, mais aussi une intelligence déliée et une conscience droite.

Bien entendu, tout dans cet ouvrage ne s'applique pas tel quel ; ainsi, ce qui a trait au régime alimentaire et à la sieste doit être modifié pour répondre aux besoins et aux habitudes des différents pays. Les directeurs de colonies trouveront tout de même dans ces pages des suggestions très pratiques, par exemple, pour la mise au point d'un horaire et pour les soins à donner aux accidentés.

Enfin tous ceux qui ont à s'occuper de colonies de vacances trouveront dans ces pages des directives précises et fort pertinentes.

Denis MONTBOISÉ

BOTTU (M.) et ERNST (P.), s.j.

Pour une gymnastique des jeunes. Paris et Tournai, Casterman ; Louvain, Editions Jécistes, 1945. 126 p. ill. h.-t. 17 cm. (Coll. *Loisirs d'Etudiants*. Bibliothèque des Etudiantines, no 3) \$0.50 (\$0.55 par la poste).

371.73

Les livres ne manquent pas qui traitent de gymnastique et qui font l'éloge de la culture physique. Celui-ci, croyons-nous, saura figurer avec honneur auprès des ouvrages de même rayon.

Dans la première partie, qui s'intitule *Éducation physique, éducation morale*, le P. Ernst, avec beaucoup de finesse et un sens psychologique aigu, fait d'abord une enquête sur le jeu préféré des diverses catégories de jeunes gens ; il esquisse ensuite une démonstration des rapports entre l'éducation physique et l'éducation morale. Certaines de ses conclusions sont à retenir : « Ce n'est donc que dans un système d'éducation complet, dans une vie et une mystique de grandeur et de beauté morale que l'éducation physique sortira ses effets bienfaisants » (p. 34). Et ailleurs : « Il ne s'agit donc pas, par l'éducation physique, d'engager notre énergie morale dans n'importe quelle mystique naturaliste ou nietzschéenne, mais de l'orienter vers notre fin idéale, vers notre épanouissement complet, vers notre bien total » (p. 47-48).

La seconde partie intitulée *Initiation à la Méthode scandinave dynamique* a pour auteur M. Bottu. Après quelques « considérations fondamentales » et quelques « conseils pratiques », l'auteur aborde la description technique des exercices et leur mise en action. De belles photos illustrent les phases principales des exercices.

Un livre qu'apprécieront sans doute experts, amateurs et éducateurs.

André JANOËL

SCIENCES PURES

MÉLANÇON (Claude).

Les Poissons de nos eaux. Avec 126 dessins en noir, par G. Bernier et J. Bédard. 2e édition revue et augmentée. Montréal, Granger, 1946. 250 p. ill. 20.5 cm. \$1.00 (\$1.10 par la poste). 597(71)

En 1936, Claude Mélançon publiait *les Poissons de nos eaux*. Dix ans plus tard, une deuxième édition revue et augmentée est offerte au public.

Dans ses préliminaires, l'auteur nous donne les raisons qui doivent nous faire apprécier l'étude des animaux de l'onde : « L'état fragmentaire de nos connaissances, l'espèce d'isolement scientifique où s'est trouvée longtemps la province de Québec, nous impose [...] de pousser nos études sur les poissons, ne serait-ce que dans le but de tirer un parti plus intelligent de notre faune aquatique. Mais il y a d'autres raisons que l'économique. Par ses mœurs et ses allures, le mystère liquide qui l'enveloppe, le poisson excite notre curiosité. Sa vie est aussi pleine d'enseignements pour qui en comprend l'ordonnance et les lois. » — « Enfin sa beauté, — lignes et couleurs, — en fait un objet d'admiration. Plus que l'insecte encore, il est joyau. » — « Il compte parmi

les harmonieuses choses que Dieu a créées pour notre enchantement et notre humble contemplation. »

Inutile de faire l'éloge de l'admirable naturaliste qu'est monsieur Mélançon. Ses ouvrages lui ont acquis une réputation enviable dans le domaine de la science. Celui qu'il a écrit sur les poissons est d'une écriture attachante et une véritable mine de renseignements. Il procurera à tous une lecture saine et instructive. « Cet inventaire systématique de notre faune aquatique », environ deux cent cinquante espèces figurent dans ce volume, comprend 126 dessins en noir, qui aident à l'intelligence du texte et facilitent l'identification des divers spécimens. Il faut féliciter les dessinateurs de ces illustrations parfaites. Chaque page renferme une surprise. La vie des eaux est tellement remplie de mystères ! Aucune affirmation gratuite cependant ; l'auteur est un chercheur qui étaye ses dires sur des preuves.

En raison du coloris du style, on a l'impression, ma foi ! de lire un roman. Que de poésie dans les gestes les plus banals des poissons ! Monsieur Mélançon montre une maîtrise rare du français, en variant sans cesse ses formules pour exprimer avec élégance similitudes et nuances. La richesse — j'allais dire le luxe — du vocabulaire et la justesse des mots frappent le lecteur à chaque page.

Il s'agit bien là d'un ouvrage d'une haute valeur scientifique et littéraire, de la vulgarisation agréable d'un savoir encyclopédique.

R. LEGAULT

BEAUX-ARTS

GAGNIER (Jacques).

La Plume au vent. Montréal, Studios Lany [c1946]. 64 p. ill. 24 cm. \$1.00 (\$1.10 par la poste).
741.5

Un album de croquis délicieux, débordant de fine ironie et d'un rythme inlassable. Expression spontanée d'un malicieux observateur de l'humanité ridicule qu'il immobilise pour un instant dans un comique irrésistible, campé dans quelques traits où éclate en sautillantes et légères arabesques un art tout fait d'impertinence et de désinvolture.

Maurice BLAIN

GIRARD (René), s.j.

Jeux tirés de l'Evangile. Montréal, Secrétariat de la Croisade eucharistique. 24 p. ill. 18.5 cm. (Coll. *Cœurs joyeux*, no 6) \$0.10.

793:226

Sept jeux qui ont pour but « de familiariser les jeunes avec l'Evangile, de le leur rendre concret, vécu ». Le meneur du jeu ouvre la pièce, présente les personnages et situe l'action. L'auteur réussit pleinement à rendre vivantes quelques scènes évangéliques.

Élie GOULET

LITTÉRATURE

VILLON.

François Villon. Poésies choisies. Montréal, Fides, 1946.
93 p. 18 cm. (Coll. *Selecta*) \$0.35 (\$0.40 par la poste).

84-1

Cote de la coll. : 84-8

Les *Poésies choisies* sont destinées aux étudiants. Les éditeurs ont fait un choix judicieux dans l'œuvre du grand poète lyrique français. Le *Petit Testament* s'y trouve au complet. Le *Grand Testament* a été élagué de quelques poèmes trop lestes... Des poésies diverses complètent le recueil.

Dans un but de simplification, on a réduit les renvois au minimum, et on a modernisé l'orthographe. La lecture en devient plus agréable et le texte plus intelligible. Les *Poésies* de Villon n'ont aucun des caractères des pesantes et rébarbatives anthologies qui sont le casse-tête de l'étudiant des classes de lettres.

J.-M. D.

* * *

Molière. Introduction et notes par Georges Raeders. Montréal, l'Arbre [1944]. 2 vol. 19.5 cm. (*Classiques de l'Arbre*, coll. dir. par A. Viatte) \$3.00 (\$3.20 par la poste).

84-2

Il faut savoir gré aux Editions de l'Arbre de s'être assuré la collaboration de M. Georges Raeders, qui a su condenser en deux volumes un abrégé de la vie de Molière et la majeure partie de ses meilleures pièces. Alors que les échanges avec la France étaient devenus presque impossibles durant la guerre, il fallait songer à publier au Canada les œuvres de nos classiques français. Vous avez bien lu : « nos classiques » : le dix-septième siècle, en effet, nous appartient tout aussi bien qu'à la mère-patrie ; il est même plus nôtre, car nous en avons gardé un culte plus vivant, au point qu'il en reste encore des traces durables dans notre langage.

Parmi toutes les éditions populaires des œuvres de Molière, celle-ci occupe un premier rang, non seulement à cause du choix des pièces et de l'excellente présentation typographique, mais surtout à cause de l'introduction, de la bibliographie, des notes explicatives avant chaque pièce, du lexique et des remarques grammaticales.

Dans l'introduction, l'éditeur résume tout d'abord la vie de Molière, en la partageant « en trois parties bien distinctes : années de jeunesse à Paris et préparation au théâtre, avant le départ pour la province ; séjour en province et tournée à travers la France ; retour définitif à Paris et période des grands succès sur la scène ». On aura reconnu la netteté du plan qui permet une

exposition claire dont l'auteur ne se départit jamais. Cette esquisse biographique se termine par un excellent portrait de cet être complexe que fut Molière.

La seconde partie de l'introduction présente Molière comme auteur dramatique. Je crois bien qu'une synthèse si parfaite est plutôt rare en critique ; elle dénote une maîtrise peu commune du sujet. Ici encore, le plan est très net : la formation de l'auteur dramatique ; ses ouvrages ; son système dramatique (les meilleures pages) ; ses sujets ; son but moral (le jugement de M. Raeders me semble aussi juste que nuancé) ; ses personnages ; sa langue, son style, sa versification ; son influence ; les opinions de la critique, depuis le siècle de Molière jusqu'au nôtre.

On ne peut aussi qu'apprécier les quatre pages d'une bibliographie réduite aux meilleurs travaux généraux, aux éditions critiques, à la liste chronologique des biographies et des études critiques aussi bien en France qu'à l'étranger.

Le même soin a présidé à la rédaction des notes explicatives qui introduisent chacune des pièces, en les remplaçant dans leur cadre historique, et en signalant ce qui les caractérise.

En somme, deux forts volumes qui reproduisent les meilleures pièces de Molière, de manière à démontrer avec évidence combien il représente « ce que le génie français a de plus général et de plus humain : bon sens, clarté, passion de la nature, de la vérité et de la raison, qualités que rien ni personne ne pourront lui enlever et qui survivront à toutes les catastrophes ».

Flavien CHARBONNEAU ptre, c.s.c.

BASTIEN (René).

L'Heure des diseurs. Monologues et poèmes. Histoires drôles et fables-express. Paris, Editions de la Revue moderne [1944]. 95 p. 19 cm.

84-27

Un petit livre sans prétention.

Les monologues et les poèmes, les histoires drôles et les fables-express sont quelque peu assaisonnés d'esprit gaulois.

L'Heure des diseurs repose des ouvrages sérieux et difficiles et procure une « heure » de lecture charmante.

Jacques GIRALDEAU

BUET (Patrice).

L'Homme du cinéma. Roman policier. Paris, Editions de la Revue moderne [1945]. 85 p. 19 cm.

84-3

Pour adultes

Un fonctionnaire à sa retraite entre dans un cinéma ; un quart d'heure après, il en sort encadré de deux policiers. Un crime a été commis. Le rentier s'improvise alors détective. Une intrigue banale, mais habilement conduite.

Ecrit dans une langue sûre et ferme.

Jacques GIRALDEAU

GIDE (André).

La Porte étroite. Paris, Gallimard. (Réimpr. par Americ-Edit.) 216 p. 18 cm.

84-3

Mauvais

Elevés ensemble dans un milieu familial plutôt digne et dans la religion protestante, Alissa et Jérôme s'aiment passionnément. Leur amour a grandi avec eux ; cependant, ils ne s'épouseront pas, malgré la tendance presque invincible de l'un vers l'autre. Cette décision a été irrévocablement prise par Alissa qui, voulant entrer par *la porte étroite*, celle qui a la promesse de l'éternité d'après le Divin Maître, ne veut que d'un amour supérieur, intellectuel, éthéré, perdu en Dieu, et qui tâche d'éloigner d'elle son amant par une indifférence affectée, d'autant plus crucifiante que tout son être est entraîné vers Jérôme.

Alissa meurt vite, emportée par une courte maladie.

Très belle, l'âme d'Alissa, belle comme celle de Pascal (qu'elle cite souvent !), belle comme celle des premiers jansénistes. Hélas ! elle participe de leur erreur. (On remarquera ici le cousinage du jansénisme et du protestantisme.) Elle est tout simplement convaincue qu'il ne peut y avoir de *vertu*, de *sainteté* dans le mariage et que le véritable amour de Dieu exige le renoncement à des joies auxquelles incline la nature.

« Pauvre Jérôme ! Si pourtant il savait que parfois il n'aurait qu'un geste à faire, et que ce geste parfois je l'attends...

« Lorsque j'étais enfant, c'est à cause de lui déjà que je souhaitais d'être belle. Il me semble à présent que je n'ai jamais « tendu à la perfection » que pour lui. *Et que cette perfection ne puisse être atteinte que sans lui, c'est, ô mon Dieu, celui d'entre tous vos enseignements qui déconcerte le plus mon âme* » (p. 191). (C'est nous qui soulignons.)

« Seigneur ! nous avancer vers Vous, Jérôme et moi, l'un avec l'autre ; marcher tout le long de la vie comme deux pèlerins dont l'un parfois dise à l'autre : « Appuie-toi sur moi, frère, si tu es las », et dont l'autre réponde : « Il me suffit de te sentir près de moi... » Mais non ! la route que vous nous enseignez, Seigneur, *est une route étroite — étroite à n'y pouvoir marcher deux de front* » (p. 194-195).

De telles paroles répètent simplement la vieille hérésie montaniste et manichéenne.

L'Eglise catholique proclame la supériorité de la virginité sur le mariage ; mais elle a toujours défendu la légitimité et la beauté de l'union des époux, union que le Christ a élevée à la hauteur d'un sacrement.

Alissa, parce qu'elle ne connaît pas la vraie doctrine catholique faussée au cours des siècles par le protestantisme et le jansénisme, éprouve une angoisse terrible : tout, autour d'elle, semble contradiction. Son amour pour son Jérôme lutte contre ce qu'elle croit être la loi de Dieu, l'authentique parole de Jésus-Christ.

Et elle meurt dans un désespoir intellectuel terrifiant.

Quel a été le but de Gide en écrivant ce livre ? Il est peut-être téméraire de le conjecturer. Cependant, le roman ne jette-t-il pas adroitement dans les âmes le doute sur la valeur de toute religion positive ? N'essaie-t-il pas de montrer l'opposition irréductible de la morale chrétienne avec la nature humaine ?

Et c'est pourquoi, le livre de Gide, malgré son atmosphère assimilable à celle des sommets, malgré son appel vers l'idéal, est un livre *mauvais*. La route montrée par le Divin Maître, l'authentique route, est certainement étroite, mais on peut y marcher deux de front.

Paul GAY, ptre, c.s.sp.

NED (Édouard).

Tornade en Gaume. Roman d'une révolution. Bruxelles, Durendal ; Paris, Lethielleux, 1946. 190 p. 18.5 cm. (Coll. *Durendal*).

84-3

Voici une fraîche idylle brodée sur un épisode du régime républicain de 1848. Son cadre : le tout petit pays gaumet, voisin de la Lorraine, et qui se proclame républicain et français.

Les mœurs joviales des Virtonnais, à la... Tarasconne, leurs noms claironnants : le Cabe, Coclaïsse, Tricoiche, leur dialecte à l'accent du midi, tout cela a l'effet d'un bruissement de coiffe ancienne, raide et blanche, et embaume la lavande saine du paysan. Un poète, Numa Pompile, bien qu'au second plan, y joue le rôle d'ardent disciple du Lamartine révolutionnaire et y invente une propagande originale et sucrée.

Cette « tornade », répercussion sans conséquence des troubles de la France à cette époque, prend ici les proportions d'un « geste » hilarant et se termine galamment, à la satisfaction de tous les intéressés, y compris le lecteur.

Gabrielle BADEAU

YVER (Colette).

Les Sables mouvants. [Paris] Calmann-Lévy. (Réimpr. par Beauchemin, Montréal, 1946.) 402 p. 19 cm. (*Collection Nouvelle*) \$1.75 (\$1.85 par la poste).

84-3

Appelle des réserves

Un roman psychologique de quatre cents pages. Il s'agit des sables mouvants de vies parisiennes, vies artistiques surtout. Sur un fond de mœurs légères — celles de peintres aux licences hardies — le profil du héros fait nettement exergue. C'est un géant de l'Art, au cœur pur, à la touche inspirée, presque un saint. Cet amant de la Beauté évangélique (ses toiles l'illustrent magnifiquement) expose ses théories idéalistes en termes chaleureux, convaincants. Hélas !... ce demi-dieu est homme, i.e. peccable, et c'est dans le vulgaire adultère que va s'éteindre l'ardente flamme de son génie. Bien plus, les affres du remords suscitant un surmenage mental aigu, la mort devient la rançon finale de son crime, cependant que l'absolution sacerdotale est venue relever l'âme tombée.

Le style est toujours celui de la grande romancière qu'est madame Yver, colorié ici des teintes locales du métier de peintre. Quelques scènes cependant sous-entendent un peu crûment la brutalité de l'adultère ; on les souhaiterait plus voilées de délicatesse. Evidemment le tout s'adresse aux adultes mûris. Et puis, un détail de la page 134 fournirait probablement ample matière à fortes controverses : les moines y sont considérés quasi-impassibles, partant impropres à communier à l'Art vibrant de l'idéaliste tant leur souffrance semble tenir du domaine « surhumanité »...

Enfin, cette thèse romancée de Colette Yver veut prouver que le péché, l'adultère surtout, entraîne les pires châtiments : stérilité soudaine et fatale d'un génie florissant.

Gabrielle BADEAU

CHARPENTIER (C.-M.), ptre.

Voyage autour de mon Presbytère (1940-1945). Paris, Office français du Livre [1945]. 131 p. 19 cm.
84-94

Le curé d'une petite paroisse de France raconte à ses ouailles, sur un ton paternel et familial, l'histoire du passage et de la domination des Allemands dans leur localité. Voilà de la vraie Résistance, sans fumisterie ni politicaillerie.

J.-M. D.

SAINT-CLAIR (Simone).

Ravensbrück. L'enfer des femmes. Montréal, Variétés [c1946]. 190 p. 19.5 cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).
84-94

Pour adultes

Une Française raconte, pour les avoir elles-mêmes vécues, les misères physiques et morales d'un camp de concentration de femmes en Allemagne. Ce récit a quelque chose de fantastique. Il est quasi-inimaginable que de telles choses puissent se passer en plein XXe siècle. Et pourtant les preuves sont là, irréfutables. Le livre de Madame Saint-Clair passera à l'histoire, non pour sa valeur littéraire mais pour sa valeur de témoignage, de document.

J.-M. D.

* * *

Regards sur l'art contemporain. Bruxelles, les Presses de Belgique [c1945]. 129 p. 22 cm. (*Cahiers de la Nouvelle Alliance*, no 1) \$2.00 (\$2.15 par la poste).
84.09"19"

Les Cahiers de la Nouvelle Alliance, fondés à Bruxelles en 1945, groupent des textes consacrés à un sujet fixe, complétés par des chroniques et des notes sur les arts, les lettres, la pensée et la science, ainsi qu'un supplément bibliographique. Le premier cahier est consacré à l'art contemporain et réunit des textes de Marcel de Corte, Jacques Madaule, Jean Paulus, Paul Fierens

et Rémy Dubois. Au nombre des chroniques, presque toutes littéraires, il faut signaler quelques bonnes pages de Marcel de Corte sur les dernières œuvres de Gabriel Marcel, le grand existentialiste catholique qui a su entretenir avec Jean-Paul Sartre un dialogue élevé et intelligent. Marcel de Corte est moins heureux lorsqu'il nous propose ses vues sur l'art contemporain ; il y déploie une dialectique savante qui convient assez mal à l'étude d'un art où l'irrationnel tient une grande place. Les pages de Jacques Madaule sur le roman contemporain sont meilleures et font preuve d'une pénétration remarquable. Le critique catholique signale la prépondérance du mythe dans le roman de l'entre-deux-guerres, grâce à l'influence d'un Kafka et d'un Alain Fournier, et ses pages sur Mauriac, Bernanos, Céline, Giono et quelques autres sont de la critique comme tout le monde n'en fait pas. En marge de l'œuvre de Gide et de Proust, Jean Paulus étudie l'introversion et l'extroversion dans les lettres françaises contemporaines, et Rémy Dubois nous propose une psychologie de l'art poétique. L'ensemble du cahier est intéressant, mais d'un ton quelque peu trop savant ou scientifique pour un domaine aussi impondérable que celui des lettres et des arts. Le prochain cahier doit être consacré aux conditions de la paix.

G. S.

CÔTÉ (J.-B.).

Originaux et aventuriers. L'Ouest pittoresque. Ste-Anne-de-la-Pocatière, Fortin et Fils, 1946. 149 p. 24.5 cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).

C84-3

Pour adultes

Ce livre peint en couleurs vives les originaux et aventuriers qui ont colonisé l'Ouest. Ces pionniers, célibataires pour la plupart, ou plutôt « bachelors », comme l'on dit dans les prairies, trouvaient la paix sur le homestead après une jeunesse orageuse : « presque tous avaient un squelette dans leur vestiaire, selon l'expression pittoresque américaine. »

M. J.-B. Côté est remarquable par sa veine et par la vie qu'il insufflé à ses personnages. Devant nous défilent des plaideurs rusés, des juges de paix simplistes, des hôteliers peu scrupuleux, des vagabonds irrésistiblement attirés par la route, des solliciteurs malhonnêtes, des escrocs professionnels, etc... Véritable comédie humaine où les personnages sympathiques sont plutôt rares.

Chacun des récits nous fait penser, toutes proportions gardées, aux pièces de Molière. *La sagesse de Salomon, Une histoire de piraterie et d'enlèvement, L'homme qui avait l'oreille paresseuse, L'Halloween* relèvent de la farce. *Sunny Jim*, mélange de Trissotin et de Tartuffe, de même que *Le chemineau* seraient de la comédie de caractère.

Cette œuvre est d'un comique irrésistible et vous vous surprenez à rire tout haut à la lecture d'un récit comme *Les aoûtérons*.

Le rire est souvent proche des larmes : aussi l'auteur sait faire vibrer la corde émotive dans *Détresse des prairies* et *La montagne Tortue*. *S.O.S.* est le morceau le mieux réussi. Il n'y a ici aucune surcharge et une émotion tenue pénètre le récit.

Il ne faut chercher dans ces pages rien de subtil ni de compliqué. L'auteur écrit gros pour que l'on saisisse mieux les travers. La dive bouteille dirige souvent l'action dans des aventures où la vulgarité n'est pas toujours absente.

Enfin M. Côté a réussi un bouquin fort intéressant et qui, par surcroît, procure au lecteur une pinte de bon sang.

Élie GOULET

GIRARD (Rodolphe).

Marie Calumet. Roman. Préf. de Jean Richepin. Montréal, Serge Brousseau, 1946. 283 p. 19.5 cm. \$1.50 (\$1.60 par la poste).
C84-3 Pour adultes

Il s'agit d'un ouvrage publié pour la première fois en 1904. On annonce pour la présente réédition, une préface de Jean Richepin. Or il n'y a pas de préface de Jean Richepin mais bien une lettre de lui en date du 25 novembre 1904, dans laquelle « le chantre des gueux » informe Monsieur Rodolphe Girard qu'il n'a pas compétence pour rédiger la préface de *Marie Calumet*. La préface elle-même est de Monsieur Albert Laberge. Ce dernier affirme que nous sommes en présence d'un chef-d'œuvre et compare son filleul au livre du Dr Edmond Grignon, *En quellant les ours*. On reproduit aussi aux premières pages un témoignage remontant à 1911, de M. Bernard Muddiman. Le critique canadien de langue anglaise écrivait alors que c'était la plus vivante nouvelle publiée à cette date chez nous, en anglais ou en français.

Il est assez difficile de se reporter à l'époque et d'endosser ces deux témoignages d'emblée. Il reste vrai cependant que le récit publié sous le titre de *Marie Calumet* est vivant, alerte ; il est d'autant plus regrettable qu'il tourne parfois au grotesque. Ainsi, pourquoi l'auteur affuble-t-il le chapitre dixième d'un titre aussi rabelaisien ? D'aucuns déclareront que le récit de Girard n'a rien de vraiment irrespectueux pour le clergé car, à côté de Marie Calumet, l'héroïne, le personnage principal du récit qui nous occupe est le curé, homme simple, fruste, d'un dévouement sans borne pour ses ouailles. Je ne sais, pour ma part, si la mauvaise impression que j'ai eue à une première lecture de ce bouquin n'est pas attribuable au fait que la substance du récit de *Marie Calumet* circule dans nos foyers depuis de plus quarante ans. Il reste que M. Rodolphe Girard, dont le nom mérite d'être mieux connu de nos critiques littéraires, écrit une langue colorée, vivante, même si elle montre parfois trop de laisser aller, trop d'abandon et de débraillé. Il sait voir une scène cocasse, la narrer avec humour. D'aucuns affirment même que Rodolphe Girard a autant de talent et de sens du comique qu'un Gabriel Chevallier. Est-ce là dithy-

rambe ou est-ce là comparaison équitable ? Le lecteur jugera. Il est bien entendu que dans le récit de Rodolphe Girard il n'y a rien de l'irrespect flagrant et de l'irrégion affichée dans les textes de l'auteur de *Clochemerle*.

Malgré ce long préambule nous n'avons encore rien dit du sujet. Il s'agit des aventures d'une servante d'un curé de campagne. Brave fille, honnête, travailleuse, propre, qui allie à une grande naïveté foncière un dévouement sans borne à la paroisse, aux œuvres de la fabrique et qui un jour, sous l'influence conjointe d'un grand amour chaste et du tracass des fêtes de la paroisse, perd la tête et participe à toute une série de complications cocasses.

Les quelques réserves que nous avons faites ne peuvent en aucune façon nous permettre d'ignorer le talent réel de l'auteur, qui, avec quelque soin, nous eût épargné la lecture de quelques phrases déplacées et de quelques mots gras. Rodolphe Girard est un conteur émérite, redisons-le. Il y a lieu de s'étonner, en raison de la publication de plusieurs ouvrages pleins de verve, que son nom ne soit pas mieux connu et qu'il n'en soit même pas fait mention dans nos Histoires de la littérature canadienne.

Quant à *Marie Calumet*, les adultes s'amuseront plutôt qu'ils ne se scandaliseront d'un récit où le sel gaulois assaisonne des scènes désopilantes et croquées sur le vif.

R. L.

HÉMON (Louis).

Maria Chapdelaine. [Préf. de Félix-A. Savard.] Montréal, Fides, 1946. 189 p. 21.5 cm. (*Collection du Nénuphar*) \$1.25 (\$1.35 par la poste).

C84-3

Pour adultes

La Collection du Nénuphar — chez Fides — vient de s'enrichir d'une nouvelle édition, sous un format de luxe, de *Maria Chapdelaine*, de Louis Hémon, avec préface de notre premier écrivain, l'abbé Félix-Antoine Savard.

Le roman de Louis Hémon, par trop connu, risquerait peut-être de laisser indifférents bon nombre de lecteurs. D'autres romans canadiens ont été écrits depuis, et l'on croirait aisément que ce qui date d'une époque où les lettres canadiennes étaient à leur début ne répond plus à l'intérêt présent. Il n'est pas difficile cependant de montrer combien une telle opinion serait erronée. Absolument erronée et injustifiée. *Maria Chapdelaine*, quoi qu'il advienne de notre évolution littéraire, est et restera un roman de maître, rédigé dans une langue admirable, sur un sujet où l'inspiration poétique et une fine psychologie humaine se sont ouverts un champ infini. C'est le roman de la vie simple, innocente, obstinée. C'est le roman de l'amour simple, cruel, résigné. C'est une simple histoire d'amour : mais toute l'humanité des sentiments les plus délicats, les plus nuancés, s'y offre à nous, sans fard, sans

apprêts, simplement, telle que nous l'imaginons souffrante et voilée au fond des cœurs neufs.

Toute l'atmosphère du livre, Louis Hémon l'a ramassée en cette remarque : « Quand ils lui parlaient d'amour, elle restait semblable à elle-même, patiente, calme, muette. » Elle restait semblable à elle-même... Voilà ce que Louis Hémon a voulu et su nous donner. Des personnages vivants, semblables à eux-mêmes, sans truchement. Une nature semblable à elle-même, telle qu'était, au temps du récit, la nature sauvage et dure des régions du Nord. Une vie qui répondit à l'âme de ces gens, en tout semblable à l'agitation intérieure de leur âme, pleine d'une poésie innombrable et toute tournée vers Dieu.

Entre son père, sa mère qu'elle assistait à la besogne quotidienne, ses frères et sa petite sœur, Maria mène une existence occupée et monotone, jusqu'au jour où l'amour la pénètre. « L'amitié que François Paradis a pour elle et qu'elle a pour lui, par exemple, est quelque chose d'unique, de solennel et pour ainsi dire d'inévitable, car il est impossible de concevoir comment les choses eussent pu se passer autrement, et cela va colorer et réchauffer à jamais la vie terne de tous les jours. Elle a toujours eu l'intuition confuse qu'il devait exister quelque chose de ce genre, pareil à l'exaltation des messes chantées... » Mais Maria doit attendre. Un printemps, un été, puis un long hiver. « Oh mon Dou ! Comme elle aura le temps de s'ennuyer de lui avant que ce moment ne vienne... »

Son attente sera longue, en effet : longue comme la vie. François Paradis mourra dans les bois, comme l'on sait, alors qu'il avait décidé de la venir visiter au temps des fêtes. « La poigne cruelle de cinq doigts fermés sur son cœur... », celle de la souffrance, qui frappe aussi les humbles. Elle avait demandé la protection de Dieu pour un homme, et maintenant il lui faut prier pour le salut de son âme et le pardon de ses péchés.

Mais le drame ne s'achève pas ici : maîtresse de son cœur, Maria le restera dans la joie autant que dans la peine. Lorenzo Surprenant peut venir, qui l'aime et désire la détacher de l'ingrate vie qui est la sienne : Marie ne sera qu'un instant éblouie par les promesses d'une existence plus facile et plus brillante. Et certes, elle n'est qu'une pauvre femme, et l'exemple de sa mère n'est pas de trop pour l'inspirer et la retenir : mais il y avait déjà, derrière cet avertissement de la mort, la force acquise d'une longue fidélité, et d'une affreuse meurtrissure au côté à laquelle seule la parole du prêtre avait apporté un remède.

Eutrope Gagnon n'a rien d'autre à offrir que l'attente d'une nouvelle année, et la vision de la même vie dure, monotone, baignée de joies pâles et rares... C'est lui cependant qu'épousera Maria. Elle continuera la tâche ardue de sa mère. Elle sera terrienne, elle aussi. Elle ne laissera pas son cœur céder sous l'em-

preinte amollissante. Maria Chapdelaine restera semblable à elle-même...

Suzanne MELOCHE

GÉOGRAPHIE. BIOGRAPHIES

BALSAN (François).

Les Surprises du Kurdistan. 2e édition augmentée. Ouv. de Ch. Boré. 50 photos de l'auteur. 2 cartes. Paris, Susse [1946]. 313 p. hors-texte 21 cm. (Coll. *Voyages et Aventures*). 91(566)

La déception guettera le lecteur qui recherchera un récit d'aventures dans *les Surprises du Kurdistan*. Ce volume, qui a décroché le prix Gallois 1945 de la Société de Géographie, est fort aride à lire ; sa valeur incontestable lui vient de ce qu'il présente les résultats de l'étude récente d'une contrée « qui est close au nez des enquêteurs et des archéologues ». L'auteur, qui a obtenu d'Ankara l'autorisation de visiter « la zone interdite » du Turkestan, province soudée à l'empire turc, raconte son voyage dans ce pays fort pittoresque (comme en témoignent les cinquante photos hors-texte) et nous fait connaître les mœurs d'un peuple essentiellement pasteur et à peine touché par notre civilisation.

Ce volume de trois cents pages renferme des longueurs — les préparatifs du voyage par exemple — et une foule de détails fastidieux qu'il aurait été avantageux d'élaguer. Qu'importe au lecteur la quantité de cigarettes grillées ou de tasses de café sirotées à chaque jour du voyage ? Le style correct et élégant, semble souvent un peu trop recherché.

R. LEGAULT

MALLMANN (Jean de).

L'abbé Jean Glatz. Sur les traces du Pauvre d'Assise. Paris, Bloud et Gay [1946]. 151 p. front. 19 cm. (*Belles Vies sacerdotales*).

92:2

Fils d'ouvrier, Jean Glatz fit d'abord des études assez sommaires et commença tôt à travailler. Jeune homme, il s'occupe d'œuvres sociales et entend l'appel de Dieu. Il entre au Séminaire des Vocations tardives. Ordonné prêtre, il est nommé vicaire dans la banlieue de Paris. C'est là qu'on le voit se dépenser sans compter pour les âmes : journées débordantes d'activité, repas écourtés, suppression de plus en plus grande du sommeil — il dormait littéralement debout — profonde vie intérieure. Mobilisé en 1939, il meurt le matin de la Fête-Dieu, le 23 mai 1940, tué par une rafale de mitrailleuse.

Voilà, sommairement, la belle vie qu'on nous raconte. Si le début laisse d'abord un peu sceptique, les préventions tombent

une à une et l'on se laisse gagner par cette haute personnalité qu'esquisse devant nous une plume admirative.

André JANOËL

DELVAUX (Francis).

Un Saint de la Banque, Jérôme Jaegen. Bruges, Beyaert [1939]. 90 p. 19.5 cm. (Coll. *Comme les Saints*).

92:3

Toutes les activités humaines ont été illustrées par des saints. Il n'en est aucune qui soit un obstacle à la sanctification. Si nous n'avons pas plus de saints parmi nos hommes d'affaires, c'est qu'il y a souvent solution de continuité entre leurs aspirations mystiques et la pratique quotidienne de leurs activités. Grâce à l'Action catholique cependant, on comprend mieux aujourd'hui le rôle du chrétien en ce domaine.

La vie de Jérôme Jaegen est un magnifique exemple de la compatibilité de la foi et des devoirs professionnels. Jérôme naquit à Trèves, le 23 août 1841. Il fut député, tribun, ingénieur et banquier. En dépit de ses multiples occupations, il a trouvé le loisir d'écrire deux ouvrages sur la perfection chrétienne. « Deux livres qui ont hérité de la grandeur de Jean de la Croix, de la clarté de Thomas d'Aquin et d'Ignace. » Ce qui nous indique clairement le genre de vie austère qu'il devait mener. A l'école de semblables maîtres, il fit de rapides progrès dans la pratique de la perfection, tout en demeurant un gérant de banque toujours aimable, énergique et consciencieux.

Jacques NOLET

MABILLE DE PONCHEVILLE (A.).

Pierre de Nolhac. Paris, Bonne Presse [1944]. 180 p. front. 19 cm. \$0.60 (\$0.65 par la poste).

92:8

Pierre de Nolhac est mort en 1936. Son œuvre est bien près de nous. Il nous est d'autant plus sympathique qu'il est de notre siècle. Il a traversé cette période magnifique qui a produit le renouveau catholique en France. Mais, lui, n'avait pas besoin de renouveau. Son âme, constamment plongée dans la paix bienfaisante de l'étude et de la prière, n'a pas connu la caducité. C'est l'éternelle jeunesse des enfants de Dieu qui rayonne en lui.

La vie de Pierre de Nolhac est un vibrant exemple de l'accord qui doit exister entre la science et la foi. Il a traversé le siècle du scientisme en arborant fièrement ces saintes paroles : « Je te salue, ô sainte Eglise catholique ! Je te vénère, humaine et divine maison, où la mystique vit au cœur de la raison [...] » (p. 159).

Cette courte biographie ne peut susciter chez le lecteur qu'un enthousiasme et fierté chrétienne.

Jacques NOLET

Revue

REVUES CANADIENNES

* * *

L'Action nationale [revue mensuelle]. Montréal, Ligue d'Action nationale [1933-...]. 96 p. 18.5 cm. Directeur : Guy Frégault. 15e année, vol. 29, no 1 ; janvier 1947.

En éditorial, Guy Frégault scrute la profondeur inénarrable où réussit d'atteindre la sottise universelle en 1947, en particulier la sottise canadienne. Ah ! si ceux qui nous mènent n'étaient au moins que des ânes ! Triste spectacle que celui d'un monde sans boussole, qui continue de mépriser la vérité, la justice et la charité, le simple bon sens.

Tout le numéro s'avère plein de vie et d'intérêt, comme toujours. *L'Action nationale* compte parmi nos meilleures revues et est la preuve péremptoire qu'il peut exister un sain nationalisme, qui, loin d'être un fanatisme, s'intègre de soi dans une hiérarchie des valeurs.

T.B.

* * *

L'Action nationale.

15e année, vol. 29, no 2 ; février 1947.

Les réflexions de Jean-Paul Robillard sur le *travail* s'avèrent du plus vif intérêt devant la pagaille économique contemporaine, pagaille visible dans les livres comme dans la vie. La distinction entre la *loi du travail* et l'*obligation pratique de travailler pour gagner sa vie* est fort pertinente. L'économie classique ne serait-elle qu'une pseudo-science, comme le prétendent de respectables penseurs ? N'a-t-elle pas du moins, dès sa naissance, été contrariée dans son évolution normale par les forces dévoyées d'une culture en état de décomposition ?

L'article de Gérard Payer, *la Politique est-elle une science ?* illustre, à mes yeux, une fausse idée de l'objectivité, de l'adéquation de l'esprit au réel, à la vie. Et cela, en dépit de sa grande actualité, de son souci d'un sain réalisme, et même de son opportunité chez nous, qui avons continué, dans notre enseignement, à cultiver la sagesse au sein d'un monde voué à l'empirisme et au pragmatisme. En conséquence, l'auteur me semble donner au mot et à la réalité *science* une acception trop limitée, voire un brin positiviste, qui ignorerait que la politique, au sens strict, est une partie spécifique de la morale. Cette spécificité ne met pourtant aucun obstacle au développement de ce qui constitue en quelque sorte la « matière » d'un savoir politique intégral : par exemple, les apports de l'histoire et de la sociologie. Il se peut, par ailleurs que je force un peu la véritable pensée de l'auteur de cet intéressant travail. Quoi qu'il en soit, il manque là, au moins, des distinctions fondamentales qu'il est dangereux de négliger à une époque où le terme *science*, comme tant d'autres, est terriblement galvaudé.

T. B.

Hérauts [revue mensuelle]. Les belles histoires vraies. Adaptation française de « Timeless Topix ». Montréal, Fides (25 est, rue Saint-Jacques) [1944-...] 16 p. ill. 25.5 cm.

Album nov. 1945 - juin 1946. 128 p. cartonné.

Hérauts m'a transporté au clair pays de mon enfance, à cette époque heureuse où je passais des heures inoubliables à suivre les aventures des héros de *l'Album de la Jeunesse*, à m'amuser des bécasses de l'ineffable Bécassine de *la Semaine de Suzette*, à rêver des hauts faits d'armes d'une histoire de France admirablement illustrée. *Hérauts*, qui répond aussi magnifiquement à la soif de merveilleux, de panache, de désintéressement qui dévore les jeunes, puise surtout dans le trésor de la vie des saints et c'est un charme de plus.

Le récit des apparitions de Notre-Dame de la Guadeloupe à Juan Diego, la vie de sainte Brigitte, patronne de l'Irlande, celle de saint Patrice, de saint Ignace de Loyola, soldat du Christ, de sainte Philomène, sont autant de preuves que le merveilleux chrétien est capable de combler l'imagination. Les vies de saint François Solano, du Père Jean Carpin, découvreur de l'Asie, du Père Marquette, du Père Nicolas Viel, fourmillent d'aventures extraordinaires qui plairont aux plus exigeants.

Que dire surtout de l'histoire du *Roi des Rois* ?

Les légendes comme celles du « Noyeux » et de Pierre le Hurloux, le récit de *la Trahison de Louche*, du *Secret de la Rivière Perdue* sont des pages très captivantes.

Les illustrations aux couleurs vives ajoutent encore à cet enchantement.

Les « grandes personnes » qui auront l'indiscrétion d'ouvrir ce livre en seront quittes pour des heures délicieuses, qui leur feront l'impression d'un bain de jeunesse et de santé.

Elie GOULET

L'Oeil [revue mensuelle illustrée, politique et littéraire]. Montréal, Cie de Publicité et d'Imprimerie de Montréal (934 est, rue Ste-Catherine). 50 p. 29 cm. Directeur : Pierre Viviers. Vol. 7, no 7 ; 15 février 1947.

L'Oeil est une « revue mensuelle illustrée, politique et littéraire » qui se fait remarquer par sa présentation attrayante, la variété de ses rubriques, et surtout la crânerie et la ténacité avec laquelle elle s'en prend aux forces secrètes qui parasitent et ruinent nos sociétés. Qui veut prendre une vue complète des problèmes que pose le chaos actuel, se doit de ne pas négliger ce qu'on peut appeler la microbiologie de l'histoire, en particulier les agissements des financiers et des francs-maçons. De ce point de vue, le Canadien français qui tient à ne laisser échapper aucun des

renseignements indispensables à la connaissance intégrale des problèmes actuels, se doit d'ajouter la lecture de *l'Oeil* à celle de *Relations* et de *l'Action nationale*.

La mention de quelques articles du présent numéro en convaincra plusieurs du bien-fondé de cette recommandation : *Le plan maçonnique de l'école non-confessionnelle apparaît* (il s'agit du Canada), *La vérité par les textes et Réconciliation par l'amnistie* (il s'agit de la France), et encore : *Ce que sont les Témoins de Jéhovah*. Il n'y a pas d'ailleurs que des articles de cette veine : les chroniques sont nombreuses et aptes à plaire aux goûts les plus divers.

Je remarque *La foire aux lettres* de ce numéro de février : elle atteste que les lecteurs de *l'Oeil* ne sont pas dupes des manigances de l'Internationale de la Haute Finance, de la suprématie universelle du Veau d'Or, des ruses capitalo-communistes pour établir l'avènement du matérialisme universel. Le sans-gêne, l'effronterie des magnats de la Banque Internationale dépassent évidemment les bornes. Puissent les bien-pensants, les économistes en particulier s'éveiller enfin à la réalité, ne pas s'enliser définitivement dans les complications artificieuses des simples questions financières, pour s'élever au niveau des véritables difficultés ! Qu'on le veuille ou non, ces difficultés posent présentement, pour ce qui regarde la monnaie et les questions économiques en général, des problèmes de structure.

T. B.

Tous les *grands* écrivains du siècle qui vient de finir ne nous ont-ils pas assez ressassé le néant de la vie, l'illusion de toute joie, la seule certitude de l'enfer et du désespoir ? Qu'ils mangent donc ce pain de l'art et du rêve auquel ils trouvent tant de saveur. Quant à moi je crois à un Dieu bon et à une vie qui est *pour de bon* et où il n'est pas indifférent de prendre un chemin ou l'autre.

Claudél

« Aimer, ce n'est point nous regarder l'un l'autre, mais regarder ensemble dans la même direction »¹. Pour Isabelle et Jacques Rivière, cette direction, c'est le Christ.

A. de Saint-Exupéry

Le travail est notre lot ; Dieu donne ensuite le succès ou le refuse : peu importe ! Nous voulons le ciel, le reste est un surcroît dont nous pouvons nous passer. En agissant pour remuer le monde, peut-être n'éveillerons-nous pas même un écho ; ainsi plaît-il à Dieu ? ainsi soit-il ! Travaillons cependant, et jusqu'à la dernière heure du dernier jour.

Louis Veuillot

VOICI...

Pour votre bibliothèque

une liste des plus récents
volumes que recommande le
Service des Bibliothèques de
FIDES

PHILOSOPHIE

ESPRIT ET RÉALITÉ,

par Nicolas Berdiaeff

(Philosophie de l'Esprit)

Aubier, \$1.50
254 p. 1943.

RETOUR AU RÉEL,

par Gustave Thibon

H. Lardanchet, \$1.50
284 p. 1943.

QUESTIONS RELIGIEUSES

JÉSUS-CHRIST,

par François Duhourcau

Spes, \$1.75
370 p. 1946.

La vie du Christ vu à travers l'Évangile.

CUM CLAMORE VALIDO

O.F.L., \$1.50
350 p. 1943.

Un appel du Rédempteur aux âmes consacrées.

LA PAROISSE, COMMUNAUTÉ MISSIONNAIRE,

par l'abbé Michonneau et le P. Chery
(Rencontres)

Le Cerf, \$2.00
484 p. 1945.

PROBLÈMES MISSIONNAIRES DE LA FRANCE RURALE,

par F. Boulard

(Rencontres)

Le Cerf, \$1.75 les 2 vol.
2 vol. 1945.

Ce travail d'une extrême importance mène une vaste enquête sur la situation religieuse des campagnes françaises. Les résultats nous placent devant une déchristianisation massive. Ce mal est analysé, avec l'indication des diverses responsabilités. Mais la plus grande partie de l'ouvrage est consacrée à la tâche positive où les auteurs passent en revue les moyens à employer.

LITURGIE

LA MESSE,

par Dom Eugène Vandeur

Maredsous-Fides, \$1.75
336 p. 1946.

En un livre substantiel et d'une lecture attrayante, le R. P. Vandeur a très heureusement condensé la doctrine liturgique et ascétique sur la sainte Messe.

MYSTÈRES POUR NOËL ET PÂQUES,

par Françoise Derkenne

Le Seuil, \$1.25
62 p. ill. 1946.

Ces jeux liturgiques avec mise en scène touchant les Mystères de Noël et de Pâques ont été composés pour préparer des groupes d'enfants aux fêtes de Noël et de Pâques en les aidant à vivre tout au long de l'Avent et du Carême les Mystères du Christ.

ÉDUCATION

UNE MÉTHODE DE TRAVAIL LIBRE PAR GROUPES,

par Roger Cousinet

(Les sciences et l'art de l'éducation)

Le Cerf, \$0.80
110 p. 1945.

L'auteur a constaté au cours d'une expérience de vingt-deux ans l'importance du rôle joué par la socialisation dans la vie enfantine à partir d'un certain âge et il croit que c'est par la socialisation aussi que les enfants pourraient s'éduquer. Son livre est l'exposé de sa méthode.

LEÇONS DE PSYCHOLOGIE,

par le Frère Léon

(Problèmes d'éducation)

Desclée de Brouwer, \$2.00
462 p. 1943.

MANUEL DES JEUX,

par J. Loiseau

J. Susse, \$1.25
208 p. ill. 1946.

Jeux d'observation, d'attention et de maîtrise du caractère.

SCOUTISME

LE LIVRE DES ÉCLAIREUSES,

par Lord Baden-Powell

Delachaux et Niestlé, \$1.65
200 p. ill. 1946.

La traduction française du « Girl Guiding » expose les idées directrices de Baden-Powell sur l'éducation des jeunes filles.

LE LIVRE DES LOUVETEAUX,

par Lord Baden-Powell

Delachaux et Niestlé, \$1.70
240 p. ill. 1946.

Tous les garçons, comme tous les jeunes loups, ont de fameux appétits. Ce livre est un repas offert par un vieux loup à de petits louveteaux.

LE MANUEL DU CHEF DE PATROUILLE,

par W. Hillcourt

Delachaux et Niestlé, \$1.90
250 p. ill. 1946.

SCIENCES

INITIATION À LA MÉDECINE,

par Georges Hébert

L'Arbre, \$3.50 (relié)
464 p. ill. 1946.

Voici enfin le livre qui permettra à chacun de satisfaire une curiosité bien légitime à l'égard d'une science qui ne laisse personne indifférent.

BEAUX-ARTS

TROIS PETITS TOURS,

par Charlotte et Fernand Doré

Services Étudiants, \$0.25
64 p. ill. 1947.

Un carnet de 11 chansons mimées.

CHANTONS LE TRAVAIL,

par Paul Arma

J. Susse, \$1.10 les 3 vol.
3 vol. ill. 1943.

160 chants de métier répartis dans trois petits volumes délicieusement illustrés.

LITTÉRATURE

L'ACTUALITÉ DU BONHOMME,

par Robert Llewellyn, ptre

Fides, \$1.25
158 p. ill. 1947.

LES DAMES DU PALAIS,

par Colette Yver

Calmann-Lévy, \$1.75
462 p. 1909.

LE PETIT PRINCE,

par Antoine de Saint-Exupéry

Reynal & Hitchcock, \$2.00
(relié) 94 p. ill. 1943.

« Comment rendre dans une langue où il faut bien employer aussi des substantifs — toujours pesants et fixes et statiques — cette incantation, cette grâce, cette gentillesse, cette ingénuité édénique, cette pénétrante bonté corsée de pudeur et de fierté, cette délicatesse européenne si intelligente et si **française** ? »

BIOGRAPHIES

MADAME PASTEUR,

par René Valléry-Radot

Flammarion, \$0.75
160 p. 1941.

S. JEAN-MARIE VIANNEY,

par Pierre Ladoué

(Profils franciscains)

Ed. Franciscaines, \$0.25
70 p. 1946.

MARIE DE L'INCARNATION,

par S. Marie-Emmanuel

Université d'Ottawa, \$1.50
336 p. ill. 1946.

VOYAGES — MISSIONS

CINQUANTE ANS AU PAYS DES NEIGES — II

Voyageur du Christ,

par Mgr Gabriel Breynat

Fides, \$1.50
372 p. ill. 1947.

POUR LES PLUS JEUNES

LA MÉNAGERIE,

par Georges Ferney
(Signe de Piste)

Alsatia, \$0.90
220 p. ill. 1946.

YANN DANS LA FORÊT,

par Maité-Bordan

Alsatia, \$0.80
208 p. ill. 1946.

LE DERNIER DES MOHICANS,

par Fenimore Cooper

Nathan, \$1.50 (relié)
192 p. ill. 1946.

COCO DE FRANCE,

par T. Trilby

Flammarion, \$1.00
160 p. ill. 1940.

LES HAUTS FAITS DU DIABLE,

par A. de Montgon

Le Liseron, \$1.75
160 p. ill. 1946.

Collection « HEURES JOYEUSES » :

L'authentique histoire de Tecumseh (Flèche volante) passionnera la jeunesse. Cinq émouvants récits des luttes acharnées des dernières tribus indiennes, pourchassées par les Blancs et défendant farouchement la liberté de leur race :

TECUMSEH LE PUMA,

par F. Steuben

G.-T. Rageot, \$1.00
216 p. ill. 1946.

PIEDS AGILES ET FILLE À L'ARC,

par F. Steuben

G.-T. Rageot, \$1.00
204 p. ill. 1946.

L'OURAGAN ROUGE,

par F. Steuben

G.-T. Rageot, \$1.00
200 p. ill. 1946.

L'ÉTOILE RAYONNANTE,

par F. Steuben

G.-T. Rageot, \$1.25 (relié)
268 p. ill. 1946.

FLÈCHE VOLANTE,

par F. Steuben

G.-T. Rageot, \$1.00
208 p. ill. 1946.

Ces cinq derniers titres peuvent être obtenus reliés au coût de \$1.25 chacun.

ROMANS POUR TOUS

Éditions « **LOISIRS** » :

BERTHE BERNAGE

LE MATIN D'UN BEAU JOUR

L'ÂGE DES AILES

JEUNESSE

LA RELÈVE

LIBERTÉ CHÉRIE

\$0.80 chacun

Ces cinq titres ont été publiés sous le titre général « **Le roman d'Élisabeth** ». Chaque livre peut être lu séparément.

Éditions « **FAMILIALES DE FRANCE** » :

Collection « **Coeur et Vie** » :

- Tyl
POUR SES BEAUX YEUX. 224 p. \$1.35
- Moret (Jeanne)
LE LABYRINTHE. 208 p. \$1.10
- Des Essarts (Pierre)
LA TOURMENTE. 140 p. \$0.85
- Franchet (Claude)
LA MAISON DE BASINE. 224 p. \$1.35
- Grandchamp (Jacques)
ARIANE OU L'INUTILE BEAUTÉ. 190 p. \$1.25
-

BIOGRAPHIES

Les grandes figures chrétiennes :

HUYSMANS par Pierre Pirard
PASTEUR par Marguerite Boyleau
CHARLES DE MONTALEMBERT par Albert Flory
SAVORGNAN DE BRAZZA par M. de Crisenoy
ÉDOUARD BRANLY par Pierre Croidys
LYAUTEY par Pierre Croidys
THUREAU-DANGIN par Mabillet de Poncheville
PSICHARI par Aimé Lauzière
LA DUCHESSE D'ALENÇON par Ella Bouet
PIE XI par Louis Saint-Alban
FOCH par Louis René-Bazin
LE PERE BROTTIER par Pierre Croidys
LE LIEUTENANT BOUJADE par Henry Montalègre
GUYNEMER par Pierre Croidys
CHARLES GOUNOD par Saint-Alban
ALBERT DE MUN par Albert Flory
MONSEIGNEUR JALABERT par le R. P. Janin
FRANCIS JAMMES par Albert Flory
DU PLESSIS DE GRENADAN par Pierre Croidys
PHILIBERT VRAU ET CAMILLE FERON-VRAU,
par Mabillet de Poncheville

100 pages, \$0.35 chacun

Les saints de France :

SAINTE CLOTILDE par Jeanne Andé
SAINTE JEANNE DE CHANTAL par Victor Giraud
SAINT VINCENT DE PAUL par Victor Giraud
SAINTE MARGUERITE-MARIE par Jacques Christophe
SAINT J.-B. DE LA SALLE par Georges Rigault

125 pages, \$0.45 chacun

Publications de LA BONNE PRESSE, Paris, distribuées au Canada
par FIDES, 25 est, St-Jacques, Montréal.

BIOGRAPHIES

Idéalistes et Animateurs :

- ÈVE LAVALLIÈRE par Élie Maire
MARGUERITE DE LORRAINE par O. de la Villéon
LE GÉNÉRAL DE SONIS par Jeanne Danemarie
LE PERE VINCENT DE PAUL BAILLY par R. Kokel
RENÉ BAZIN par Mgr Francis Vincent
TROIS MÈRES CHRÉTIENNES : Sainte Monique, Sainte
Jeanne de Chantal, Françoise de Boisy, par M. l'abbé
G. Denis
MADAME LOUIS XIV par Claude Aragonnès
FRÉDÉRIC OZANAM par M. l'abbé E. Labelle
NOUVELET : Le P. Claude Allez par G. Duhamel
200 pages, \$0.45 chacun
-

- Belleney (Joseph)
SAINTE BERNADETTE, bergère en chrétienté. \$0.90
Flory (Albert)
LE DOCTEUR CHARLES OZANAM. \$0.90
Christophe (Jacques)
Celle que tout le monde aime : SAINTE THÉRÈSE DE L'EN-
FANT-JÉSUS. \$0.90
Lathoud (David)
SAINT JEAN BOSCO, l'entraîneur des jeunes. \$0.90
Verdat (Marguerite)
CHARCOT, le chevalier du Pôle. \$0.90
Guichardan (R.)
JEAN TRAVERSAT (Étienne Duché), scout-routier. \$0.80
Picard (François)
GUY KIEFFER, novice-routier. \$0.60
Llobet (Mgr de)
MONSEIGNEUR GERBET. \$1.00
Du Plessis (J.)
BERRYER. \$1.00
Le Bas (Maurice)
MONSEIGNEUR CARON. \$1.25
-

Publications de LA BONNE PRESSE, Paris, distribuées au Canada
par FIDES, 25 est, St-Jacques, Montréal.

à l'occasion de leur 10e anniversaire

MES FICHES

ont publié en mars un numéro spécial

ÉCRIVAINS ET CHERCHEURS CANADIENS

34 pages : \$0.10



Conditions d'abonnement à « Mes Fiches » :

abonnement d'un an (20 nos).....	\$1.00
chaque numéro de la collection.....	0.10
chaque année de la collection.....	2.00
la collection complète (10 ans), plus tables et suppléments	21.50
la collection complète classée, plus tables et suppléments	31.50
la collection complète classée dans 13 cahiers à anneaux (y compris deux tables des matières, trois suppléments).....	41.25
La collection complète reliée (12 volumes) (y compris deux tables des matières, trois suppléments).....	38.50

On s'abonne chez

FIDES — 25 est, rue St-Jacques — Montréal-1 — PL. 8335

TABLE ALPHABÉTIQUE

des noms d'auteurs suivis du titre des ouvrages critiqués
et de la cote morale

-
- BALSAN (F.), *Les Surprises du Kur-distan*, 124.
- BASTIEN (R.), *L'heure des diseurs*, 116.
- BERNARD (St), *La considération*, 101.
- BOTTU (M.) et ERNST (P.), s.j., *Pour une gymnastique des jeunes*, 112.
- BUET (P.), *L'homme du cinéma*, B, 116.
- CARBONNEL (M.), *L'adolescent ouvrier*, B, 109.
- CHARPENTIER (C.-M.), *Voyage autour de mon Presbytère (1940-1945)*, 119.
- *** *Conférences, visites et séjours du R. P. Mateo Crawley-Bavey*, 105.
- COTÉ (J.-B.), *Originaux et aventuriers*, B, 120.
- DECAUX (J.), *Orient et Occident se rencontreront-ils jamais ?*, 97.
- DELVAUX (F.), *Un saint de la Banque, Jérôme Jægen*, 125.
- F. N. A. C., *Qu'est-ce qu'une Union paroissiale ?*, 106.
- GAGNIER (J.), *La plume au vent*, 114.
- GIDE (A.), *Les nourritures terrestres*, M, 81.
- GIDE (A.), *La porte étroite*, M, 117.
- GINELHE, *La question sociale*, 108.
- GIRARD (R.), *Jeux tirés de l'Evangile*, 114.
- GIRARD (R.), *Marie Calumet*, B, 121.
- GLORIEUX (Chan. P.), *Dans le prêtre unique*, 105.
- GUIBERT (J. de), *Leçons de théologie spirituelle*, 100.
- HÉMON (L.), *Maria Chapdelaine*, B, 122.
- JEAN (St), *Evangile selon saint Jean*, 99.
- LUC (St), *Evangile selon saint Luc*, 99.
- MABILLE DE PONCHEVILLE (A.), *Pierre de Nolhac*, 125.
- MALLMANN (J. de), *L'abbé Jean Glatz*, 124.
- MARC (St), *Evangile selon saint Marc*, 99.
- MARMION (Dom C.), *Le Christ dans ses mystères*, 102.
- MARMION (Dom C.), *Le Christ, vie de l'âme*, 103.
- MATTHIEU (St), *Evangile selon saint Matthieu*, 99.
- MÉLANÇON (C.), *Les Poissons de nos eaux*, 113.
- MIRKINE-GUETZÉVITCH (B.), *La Quatrième République*, B, 111.
- *** *Molière*, 115.
- MONNIER (L.), *Pratique de l'orientation professionnelle*, 109.
- NED (E.), *Tornado en Gaume*, 118.
- *** *Les Passions de l'adolescence*, B, 111.
- PÉLOQUIN (B.), *Guide religieux du rural*, 108.
- PERREYVE (H.), *La journée des malades*, 104.
- PETIT (J.), *Pour devenir chrétien*, 100.
- *** *Regards sur l'art contemporain*, 119.
- SAINT-CLAIR (S.), *Ravensbruck*, B, 119.
- SAINT-LAURENT (R. de), *L'optimisme*, 98.
- SCHALOW (Dr R.), *Joues rouges et belle humeur*, 112.
- SHEEN (Mgr F.-J.), *Le Calvaire et la Messe*, 107.
- *** *Trois consignes apostoliques*, 107.
- *** *Une initiative de Chicoutimi*, 110.
- VILLON, *François Villon*, 115.
- WOODHOUSE (A. S. P.), *Letters in Canada, 1945*, 97.
- YVER (C.), *Les Sables mouvants*, B?, 118.

LE CITOYEN CANADIEN-FRANÇAIS

Esdras MINVILLE

« Avec une clarté et une netteté incisives [l'auteur] précise les normes de la formation du citoyen canadien-français, il en trace les caractéristiques... C'est l'instrument de travail le plus parfait que puissent trouver les éducateurs de notre jeunesse, quel que soit le champ de notre apostolat. » Fr. M.-Alcantara Dion, o.f.m. (préface).

618 pages en 2 volumes, format 5 1/4 x 8 1/4 : \$3.25 (fr.: \$3.50)
relié : \$5.00 (fr.: \$5.25)

VOYAGEUR DU CHRIST

S. E. Mgr Gabriel BREYNAT, o.m.i.

L'épopée des missionnaires oblats dans le grand Nord canadien. De la vie ardente et aventureuse où les anecdotes crépitent sans interruption.

Deuxième volume de la série « **Cinquante ans au pays des neiges** ».

388 pages dont 16 de hors-texte : \$1.50 (fr.: \$1.65)
relié : \$2.50 (fr.: \$2.65)

SAINT NOËL CHABANEL

R. P. Alfred RAYMOND, s.m.

« Jolie et pieuse biographie qui, malgré la pénurie relative de documents, fait bien revivre le martyr et le place adroitement dans les divers milieux où il s'est sanctifié. » Un Père jésuite.

« Votre ouvrage a une réelle valeur et on voit que vous avez eu le souci de présenter une biographie complète, exacte, où les caractéristiques du saint : fidélité, courage, bravoure, doivent être retenues par le lecteur. » Une grande maison d'éditions parisienne.

151 pages : \$0.75 (fr.: \$0.85)
relié : \$1.75 (fr.: \$1.85)

LES TÉMOINS DE JÉHOVAH

1ère édition : 40,000 exemplaires.

Abbé Paul Lacouline, D. Th., professeur d'Écriture Sainte à l'Université Laval.

Cet écrit est sûrement du nouveau dans son genre. L'auteur dit clairement ce que sont les Témoins de Jéhovah, il étale leurs principaux points de doctrine, ou plutôt, leurs principales hérésies et leurs sottises les plus monstrueuses ; puis, il réfute le tout avec un enseignement théologique facile et le rappel des textes les plus clairs de la Bible.

« Je m'empresse de retenir 10,000 exemplaires de votre brochure... Je vous félicite de votre beau travail... » (Mgr J.-R. Gagnon, directeur diocésain de l'Action catholique pour le diocèse de Nicolet.)

Prix : \$0.10, l'unité ; \$1.00, la douzaine ; \$6.00, le cent ; \$50.00, le mille

Les frais d'expédition sont en plus.

